

leïla
chellabi


Chronique d'une Approche Théorique
leïla chellabi

leïla chellabi

Chronique d'une Approche Théorique

LCenteur

« L'artiste exprime dans la forme non seulement les pouvoirs de sa propre conscience, mais ceux de la Conscience qui a fait les mondes et leurs objets. »

Sri Aurobindo

Cet ouvrage est dédié à tous les amoureux de l'imaginaire,
à tous les fous inconditionnels de l'Art pour l'Art.

1

Comme un voile léger soulevé par la conscience, la brume intérieure semblait être soulevée. Mais la menace persistait de voir ce rideau opaque et sombre retomber sur la journée qui s'annonçait, tel un empêcheur de vivre en rond dans le confort douillet d'un égoïsme forcené menant depuis longtemps les rênes d'un destin fade où tristesse, dépression et apitoiement de soi étaient le trio malversateur des élans les plus timides.
C'est ainsi que Christel ce jour-là, encore, ouvrit un œil désabusé de jeune femme, fatiguée de stress et inquiète du pire, sur une aube de plus dont le matin morose accueillait les lueurs ternes.
Il avait fallu des années, entre trente et trente-huit ans – aujourd'hui – pour un constat d'inconscient refoulé dont les effets démotivants germaient dans le vide d'une vie esseulée, pour que Christel, abandonnée à son sort comme une bouée bousculée par les marées, se fasse une raison et pleure un bon quart d'heure par jour, au moins, sur elle.

Ce matin-là, comme à l'accoutumée, Christel se lève engourdie d'elle-même, sans énergie, par la seule force de l'habitude. Employée dans une organisation internationale à caractère caritatif,

Christel a l'impression feutrée de se rendre utile. Mais l'est-elle vraiment ? Elle n'a jamais pu répondre à cette question permanente dont la latence plane sur sa vie de vieille fille comme une ombre trop chinoise pour être comprise.
Vieille fille ? Christel a été mariée, brièvement.
Deux ans pour un fiasco sans dialogue avec un homme qu'elle connaît, aujourd'hui encore, à peine.
Ce souvenir ressemble, pour Christel, à un coup d'épée dans le vent dont aucune marque ne demeure.
Gone with the wind, se dit-elle, parfois quand, par surprise, le regard flou de son ex-mari, croise dans sa tête la jeune fille élancée et mince qu'elle demeure. Petite fille ou adolescente de trente-huit ans, Christel a la mémoire de l'oubli et quand elle se souvient, c'est pour tenter de mieux oublier, ce qu'elle ne parvient à faire qu'après de si nombreuses circonvolutions mentales que le miracle se produit : elle s'arrange avec les illusions, au point de croire très sincèrement qu'elle n'en a plus.

Christel a préparé son thé. Elle passe sous la douche en attendant qu'il soit buvable. Trop chaud pour l'instant. Pendant cette illusion quotidienne, Christel à sa toilette scrute le miroir, anticipant ce temps qui la précède, obsédée par les signes qu'il griffe sur son visage encore jeune. C'est que le regard des autres compte. Il compte beaucoup pour elle. Et celui des hommes, en particulier.

Mais ces hommes la croisent, parfois attirés par sa longue silhouette, aussitôt rebutés, semble-t-il, par un visage qui crie l'angoisse avec un tel calme apparent, que l'on suppute une voix douce, si retenue dans ses mal-être que l'échange muet donne aux yeux de Christel des insistances impossibles, à fuir, absolument, par ces hommes potentiels qui ne font que la croiser pour s'en aller ailleurs, là où la féminité orne les expressions de ces douceurs agressivement prédatrices dont finalement l'homme est friand.

Christel est prête. Maquillée, pouponnée, pour qui, pour quoi ? pour être utile à l'humanité, sait-on jamais, cette dernière pourrait un jour dégueuler l'homme idéal dans le périmètre sécurisant des instances caritatives que Christel fréquente en employée modèle.

La vie dans une institution aussi vaste s'étend mondialement partout, comme une pieuvre tentaculaire dont les bras géants posent leurs ventouses sur des mentalités persuadées du bien-fondé de ces structures où beaucoup travaillent à leur niveau, sans savoir du tout ce qui se passe au-dessus ou au-dessous.

Il y a le terrain et un vrai travail s'y fait. Ceux qui y sont sévissent dans la précarité de ces régimes qui oublient parfois que des peuples y souffrent. Le terrain et les scoops aux informations sont tous liés à des mouvances politiques internationales dont les alliances font et défont leurs unions sous les

signes cachés par une diplomatie qui ne s'explique pas, incapable de descendre dans la rue parce que les enjeux à ce niveau sont complexes. Le terrain donc. Et puis les bureaux.
C'est là que des salariés et des bénévoles mêlent leurs efforts afin que vivent les actions de terrain. Agitation administrative bercée de somnolence où des hommes et des femmes, bien cadrés par les structures, y prennent des automatismes lents et sectorisés par le système même qu'ils représentent et dont ils sont les petites fourmis inconsciemment robotisées par la lente performance que requiert l'avalanche des paperasses dont les archives sont l'une des fiertés.

Christel fait partie de ces personnes « formatisées » aux logiciels mentaux que représente un sens particulier, hiérarchisé, financé, organisé de l'aide humanitaire internationale, calquée en ses mécanismes sur les institutions quelles qu'elles soient. Et pour cela, des interférences se produisent entre les rouages du caritatif, du politicien… du politique et des nombreux liens qui font d'eux, avec les médias, les engrenages tout désignés pour des bévues, des magouilles, des scandales financiers, des dérives de toutes sortes.

Mais Christel vit son travail quotidien comme la majorité silencieuse et imbécile qui partout et à tout propos, se croit irréprochable de par son action, son métier, sa responsabilité assumée par

d'autres, placés plus haut sur l'échelle irréversible, irrévérente, de ces organisations faites pour organiser les autres, les vivres, la recherche… et tant de prétextes à la bonne conscience de ceux qui en suivent les rails.
Christel est incapable de juger, ou même de discerner – c'est grave – tout cela. Non, Christel est un mini rouage de ces broyeurs d'identité, sauvegardant aux regards extérieurs, l'honneur d'une humanité en mal de compassion.
Les organisations internationales et leur marraine l'ONU seraient-elles des pièges où les consciences viendraient se refaire une santé, histoire de se croire « bonnes » dans ce monde perdu par sa mutation trop rapide ?
Mais Christel à ce sujet, n'a aucun état d'âme. Christel est trop occupée par son petit nombril pour tenter un regard sur l'ébauche d'une vision planétaire dont le panorama offre à certaines consciences le spectacle navrant d'un mimétisme structurel où se noient les plus belles intentions du monde, en croyant, en voulant faire croire que ce monde structurel seul peut sauver. Qui ? Quoi ? Comment ?
C'est que les nouvelles, avec leur lot quotidien de dysfonctionnements à si haut niveau que la seule pensée en donne le vertige, ces nouvelles nous informent sans cesse des limites que représentent aussi les structures. Plus elles sont importantes, plus leur gestion échappe oui à ceux-là qui sont censés les présider.

Christel n'en a pas réellement conscience, elle qui se fait un monde d'horreur de l'affaire du Crédit Lyonnais dont les dessous commencent à donner le frisson… Christel n'a absolument pas conscience que le propre des structures, partout, est de pouvoir devenir des alibis monstrueux à long terme, pour des « coups » et arnaques financières où le contribuable parfois y perd aussi sa chemise. Voir « Crédit Lyonnais » lui a dit Anton, son ami qui travaille à ses côtés, dans le même bureau.

Anton est plus alerte mentalement, intellectuellement. Et bien que pris dans les rouages meurtriers de structures énormes, il a la tête qui dépasse de ces noyades collectives dont il refuse les euphorisants suspects.

Anton est aussi un vrai citoyen responsable ce que n'est pas Christel.

Dans sa petite voiture, tout droit sortie d'un dessin animé, turquoise, couleur vibrante dans le trafic de la capitale, Christel continue, frileuse, un destin qu'elle dessine inconsciemment jour après jour avec une constance à ce qui est, dépourvue d'application constante de ce qu'elle pourrait devenir.

Christel vit deux mondes parallèles, elle vit dans sa réalité, nébuleuse sociale d'une autre réalité de terrain à laquelle pourtant elle participe sans autre acuité que celle vouée à son propre nombril.

Christel va au boulot, bonne conscience enveloppée de papier de soie somnolent, Christel va et pour le bien, se dit pour se rassurer peut-être que c'est bien ainsi… la journée, sans surprise, a commencé.

Envois de paperasses, formulaires et autres codes internationaux en trois langues et plus dont l'anglais, le français, l'allemand. Pour Christel qui est chargée des relations extérieures avec la presse écrite et les médias, ce ne sont que successions d'opérations assez abstraites dont les thèmes reviennent dans les conversations à la cantine ou au bar, régulièrement.
Il est vrai que parler de la faim dans le monde attablée devant un risotto cingalais géant ou une lasagne bolognaise est une façon aussi d'exorciser les démons sans merveille qui se poussent au portillon fermé par une conscience en veilleuse. Les prospectus sont utiles. Sont-ils utiles ? Ils coûtent cher, Christel le sait puisqu'elle en commande pour les mailings divers atterrissant dans des foyers ou des entreprises que sollicite régulièrement deux fois par an l'Organisation.
En terminant cette matinée déplorablement identique à tant d'autres pour aller déjeuner, Christel qui croise Anton dans le couloir lui demande :
– Tu viens déjeuner ?
– Un coup de fil à passer, quelques photocopies et j'arrive.
Pratique. C'est vrai, pratique. Dans l'Organisation, fax, coups de fil et photocopies à caractère privé se font en douce, de préférence quand tout le monde est parti déjeuner.
Pause.
La pause-fraude est de rigueur, à tour de rôle chacun y va de sa magouille innocente pour se servir finalement

d'une logistique qui sert à tout le monde. Pourquoi pas nous ?
Laxisme et pseudo-responsabilité font très bon ménage à ce niveau-là et Christel qui en profite comme tout un chacun, négocie avec sa conscience sur des schémas structurels dans lesquels, par lesquels nous sommes tous solidaires de quelqu'un et de nous-mêmes, pourquoi pas ? C'est vrai ça.
Mais les mœurs sont bien rodées.
Il y a même des gens qui viennent profiter d'un téléphone en pleine cohue, parce que chacun est persuadé qu'il a d'une manière ou d'une autre une raison d'être là. Même si ce n'est que pour un rendez-vous…

La cantine est vaste. Par groupes, des fonctionnaires internationaux… Quelques-uns ont préféré la solitude. À moins qu'ils ne soient que de passage ? Quelques heures à l'Organisation. Un aller-retour éclair. Tous les pays en sont les hôtes. Allez savoir qui est devant vous. Ce qui est sûr c'est que les barrages ont été passés. Quelques-uns les passent… parfois.
Le culot paye aussi lorsque les agents d'accueil sont assez occupés pour croire à l'assurance déterminée d'un habitué qui n'est qu'un fraudeur. Le parc est si beau. Il attire les curieux et les regards, les touristes et les passants. Christel vient de s'asseoir devant une assiette énorme de frites avec du ketchup. Mauvais pour la santé mais l'envie est trop forte. Elle attaque avec les doigts, c'est meilleur.
– Vous permettez ?

Christel a levé les yeux. L'homme a quarante ans. Il dépose son plateau sur la table sans attendre la réponse de Christel qui a la bouche pleine de purée… enfin avalée… Christel mâche bien, et ce depuis toute petite. Question d'éducation.
Il s'est assis face à elle qui esquisse un sourire encore avaleur de frites concassées.
– Bon appétit, ajoute-t-il.
– Merci. Vous aussi. Je ne vous avais jamais vu ici ?
– Non, répond l'homme. J'arrive. Ce matin par avion. J'arrive de New York.
– Vous n'êtes pas fatigué ?
– Oh ! C'est vrai, un peu. Mais ma chambre n'était pas prête à l'hôtel, je suis arrivé trop tôt. Alors, je m'en accommode. Ça se voit tant ?
Christel s'excuse.
– Oh non ! Pas du tout. C'est, c'est que, simplement je sais que le décalage horaire dans le sens USA-Europe est plus pénible que dans l'autre.
– Vous aussi vous voyagez ? demande l'homme avant d'attaquer une première bouchée de taboulé.
– Pas du tout, lance Christel confuse.
– Alors votre remarque n'est que théorique ?
– Oui, c'est ça, théorique.
– La théorie tue la vie et ses réalités.
Christel, dans son état habituel de somnolence profonde, ne saisit pas tout de suite. L'homme le remarque et sage, sait qu'il ne serait pas opportun d'expliciter une évidence dont elle ne semble pas avoir pris conscience.
Il continue donc de manger tranquillement sans plus

s’occuper d’elle. Mais Christel fait partie de ceux qui ont horreur du silence, dès que la conversation est engagée, elle se fait un devoir ou est-ce encore une habitude ? de poursuivre coûte que coûte… parler en somme, pour meubler cette gêne congénitale dont elle a toujours fait preuve dans la vie.
– Je ne veux pas être indiscrète, mais quel est le motif de votre présence ?
– La faim dans le monde. Et plus spécialement, la famine en Afrique dans certaines contrées oubliées de tous.
Christel ne sait que répondre.
Il lève les yeux vers elle.
– Peut-être avez-vous une approche théorique de cette question aussi ?
Elle hésite à peine pour dire :
– Oui.
Le faisant sourire. Mi-figue mi-raisin, elle sourit gênée.
– Et alors ? Quelle est cette approche ?
– Je suis en train de commander des brochures à ce sujet. Je m’occupe de la réalisation, après le concept.
– Tiens, lance l’homme, je dois justement les voir cet après-midi. Vous connaissez Madame Liu ?
– Oui, répond Christel, c’est en quelque sorte mon chef.
– Comme le monde est petit ! et comme la théorie rattrape toujours le terrain, en gagnant, pour tous ceux qui ne font qu’en perdre !!
L’homme a parlé rapidement, dans un souffle.
Christel n’a pas tout compris. C’est que son cerveau a du mal à suivre le rythme de cet homme qui

envahit son déjeuner avec aplomb et indifférence. C’est curieux. Christel se sent bizarre.
Ils ont terminé l’un et l’autre. Galant l’homme s’est levé sans rien dire. Il revient avec deux cafés. Christel remercie. Puis c’est l’heure de partir. Ce qu’il a fait très vite. Avant de s’éloigner il s’est incliné en disant :
– Ravi de vous avoir rencontrée. Mon nom est…
Mais un groupe qui passait derrière eux à ce moment-là a couvert la fin de sa phrase d’un brouhaha violeur de confidence.

Anton est arrivé en courant presque pour s’asseoir là où se trouvait l’homme quelques secondes avant. Christel, hébétée, se demande si elle a rêvé ou pas.
Incapable de raconter quoi que ce soit à Anton elle le regarde manger les yeux dans le vague en sirotant son café.
– Tu en fais une tête, on dirait que tu as vu un fantôme !
Christel répond que c’est un peu ça.
Anton passe à autre chose.
Il est deux heures et quart
Ils se lèvent d’un même mouvement pour regagner leur bureau. Durant le chemin, côte à côte, Christel silencieuse, entend sans écouter le bruit de fond que fait la voix d’Anton. Il raconte des anecdotes de sa vie privée ; mais Christel n’est pas là. Elle est quelque part dans un New York théorique, essayant d’y placer le personnage d’un homme et de l’imaginer là-bas, œuvrant pour la faim dans le monde.

L’inconscience qui préside à cette tentative de récupération mentale, de sa part, lui ouvre tout à coup tout grand les portes de son « approche théorique ». Les mots résonnent en elle, vibrant l’écho toujours présent de cette voix musclée d’un homme inconnu et étrange qui, le temps d’un déjeuner, l’a dérangée d’elle-même assez pour l’y faire revenir autrement.
Christel est déroutée. Sur quelle route était-elle donc ?
À peine arrivée dans son bureau le téléphone sonne et Madame Liu lui demande la brochure en question.
Christel prend le temps de se repoudrer et de se mettre le rouge à lèvres qu’elle a mangé. Un coup de peigne dans ses cheveux courts et elle sort, chargée du dossier.
Dans le bureau de Madame Liu, l’homme est assis. Christel ose un sourire qui tombe à plat car il fait mine de ne pas la connaître. C’est Madame Liu qui les présente.
– Merci Christel. Voici Monsieur…
Mais le téléphone sonne et la fin de la phrase noyée dans la sonnerie échappe à Christel. Le regard de l’homme est si impénétrable dans son lisse visage imberbe, que Christel baisse les yeux, gênée par cette attitude qu’elle a du mal à comprendre.
Madame Liu a raccroché. Elle tend la brochure à l’homme.
– Asseyez-vous Christel. Au fond, c’est vous qui vous en êtes occupée, vous saurez répondre mieux que moi à d’éventuelles questions.

Christel attend. Assise sur le bord d'une chaise, elle scrute la brochure que tient l'homme comme si elle la découvrait, elle aussi.

L'homme prend son temps. Madame Liu s'excuse et sort. Toujours silencieux, l'homme lit. Ce n'est que lorsque Madame Liu, de retour, se rassoit, que l'homme laisse tomber :
– Très bon travail. C'est tout à fait satisfaisant. Combien en avez-vous ?
Madame Liu lance un regard interrogatif à Christel qui répond :
– 150 000 pour l'instant.
– Cela suffira. Quand pouvez-vous nous les faire parvenir ? Ou est-il plus rationnel de faire partir un mailing d'ici ?
C'est alors Madame Liu qui prend la parole pour trouver, avec l'homme, le meilleur moyen, le moins onéreux de distribuer et d'envoyer la brochure.
Christel se lève, et se retire sans un mot, les laissant à leur conversation.

Dans leur bureau Anton, au téléphone drague encore une collègue du bureau du dessus. Christel lui sourit, absente à ses propos.
Christel se pose des questions sur l'homme à la brochure. L'homme de la faim dans le monde. Il est pour le moins curieux, ce mec, se dit-elle encore avant de passer à autre chose et de l'oublier.
Dans l'univers étroit dans lequel Christel évolue intérieurement, le cadre grandiose de l'Organisation

caritative déroule à son « approche théorique » les bonnes raisons de ces prétextes que le mal-être aime à se trouver partout où il promène ses personnalités en quête d'ailleurs ou d'autres, de soi-même ou, par les temps qui courent, « d'avoirs » dont les besoins quantifient leurs urgences sans oser en qualifier les tournures qu'elles prennent.
Tout cela est bien sûr inconscient chez notre héroïne qui promène son personnage au sein de ce roman dont les pages sont pleines, aussi, de tout ce qu'en tant que lecteurs nous y mettons, sans compter ce que nous y trouvons. Parfois cela nous ressemble tant, que nous n'y attardons pas une imagination en quête de références que nous jugeons non pas d'après ce que nous sommes mais d'après ce que nous ne voulons pas être ou paraître.
C'est ainsi que les jugements n'osent pas des comparaisons peu flatteuses dont les héros, ces princes de l'invisible, se chargent. C'est plus confortable pour le regard qui y trouve des horreurs, de se dire que finalement, ce ne sont après tout que héros de roman. C'est facile.
Christel promène donc son mal-être et sa gêne à exister de son lit à sa chaise de bureau, de sa voiture à la cantine et de rien à rien, parfois de plus à moins et jamais dans le même sens, puisque c'est bien connu, on ne se voit jamais tel que l'on est.
La vie de Christel est un roman.
Mais elle est loin de s'en douter.
Pour elle, qui ne lit jamais, les romans sont pleins de personnages extraordinaires auxquels il arrive des

tas de choses troublantes et belles.
À moins que le drame ne s'en mêle. Et même, c'est alors d'exception encore, dont il est question.
Christel, en théorie, a une approche du roman si abstraite et illusoire, qu'elle ne peut en aucun cas en imaginer autre chose que l'univers un peu infantile d'une adolescente très attardée dont les repères sont franchement dépassés, semés par une société et des mentalités qui sont passées à la vitesse supérieure.
Christel est une âme en peine.
Christel est un cœur en bandoulière.
Christel est une dépressive ambulante qui rêve de hara-kiri comme le lui a raconté Madame Liu, un soir au bureau, alors qu'elles bouclaient ensemble un dossier urgent.
Hara-kiri a fortement impressionné Christel. Surtout cette façon pour un samouraï japonais d'aller se faire hara-kiri devant la porte d'un ennemi afin que ce dernier ne puisse s'en remettre…
Christel est fascinée par tant d'impudence guerrière, par tant de détermination morbide. Sans se rendre compte que cette fascination trouve en elle des racines profondes, Christel se fait le cinéma du hara-kiri, se surprenant à se chercher des ennemis, pour le seul plaisir de se les imaginer devant chez elle, corps meurtris à mort par l'audace d'une haine plus forte que tout.

N'étant pas une passionnée, on l'aura compris, Christel a beaucoup de mal à se monter un cinéma cohérent. Le rôle de composition dont elle se veut

l'héroïne est par trop différent de ses propres sentiments, et c'est avec beaucoup de regrets, ce soir-là qu'elle retrouve son lit où elle plonge immédiatement dans le sommeil réparateur de l'employée modèle qu'elle est.
Hara-kiri n'étant qu'une violence de plus, toute théorique, dont, se croyant capable, Christel découvre, en l'imaginant, qu'elle n'a pas l'envergure de cet univers intérieur où elle est toujours en deçà d'une vérité qu'elle voudrait bien maîtriser, à défaut de la connaître ou de l'expérimenter. Car le problème est bien là, Christel ne vit pas, alors comment pourrait-elle expérimenter ?
Les hivers sont rigoureux dans la capitale et Christel n'en aime pas trop les frimas geleurs et verglaçants qui collent à l'âme et pétrifient le cœur dans leur froid intense. Christel se couvre bien, trop parfois, et sans cesse, passant du chaud au froid et inversement, elle amorce en elle les mêmes impasses où certains mots la détendent tandis que des phrases la glacent. Anton le sait. Madame Liu en joue. Quant aux nombreux employés de l'Organisation, ils vont et viennent, conscients qu'au numéro 20, c'est un bureau tandem avec un mec très sympa et une nana hyper complexée. Mauvaise réputation, s'il en est, pour Christel qui en ignore tout.
Anton, quant à lui, ne dit rien, il pense une fois pour toutes que les bruits de couloir blesseraient Christel. C'est mal la connaître. Elle, si indifférente pour cause de somnolence aiguë de la conscience, ne s'en rendrait probablement pas compte. Christel est

assez simple pour paraître complexée. C'est pourquoi elle n'en aurait cure si elle savait ces bruits qui courent d'un bureau à l'autre, empruntant les couloirs lisses, véritables artères d'échanges asphyxiants dans la circulation ouatée de l'Organisation dont elle est l'un des piliers.

L'hiver est une fois encore rude, les pollutions atmosphériques oppressantes et le ciel gris chargé de nuages plombants. Quelle vie aurait-on envie de dire. Pourtant Christel ne se plaint pas. N'étant pas heureuse, elle n'est pas non plus malheureuse. Anesthésiée par son univers restreint ouvert sur l'horizon théorique du monde caritatif. Christel passe pour quelqu'un de bien alors qu'elle n'est qu'une femme de rien. Rude constat qui, lui passant à des années-lumière au-dessus de la tête, n'entre pas du tout dans les compétences de sa conscience fermée sur elle-même.

2

C’est dans un état d’agitation extrême qu’Anton vient d’entrer dans le bureau. Il exulte, il saute dans tous les sens. Christel n’en croit pas ses yeux. Ce garçon est toujours si calme et posé. Elle le croyait de nature quiète. Christel s’est donc interrompue dans sa saisie d’un texte pour un article à envoyer à un journal local. Anton, sur le souffle, comme une confidence, lui glisse à l’oreille :

– Personne ne le sait, mais je viens de gagner au loto !

Christel écarquille les yeux, ressemblant ainsi à une poupée rétro au visage de cire peinte.

– Ah bon ? Mais…

À ce moment-là, elle aperçoit plusieurs personnes à la porte du bureau. Les collègues ont senti quelque chose d’inhabituel. Anton s’arrête net pour dire :

– C’est super, Christel vient de gagner au loto !

C’est aussitôt un capharnaüm sans nom ! Ils entrent tous, entourent Christel. Tous parlent en même temps. Christel ne peut ni se lever, ni parler, ni démentir. Elle ne peut que subir ces avalanches de questions et de gestes.

Cela lui est insupportable mais aucun son ne sort de sa bouche ouverte sur l’absurde devenu réalité d’un moment hors du temps.

La théorie s'est engouffrée dans la réalité qui a disjoncté, puisant à l'absurde incohérence de chacun un débordement devenu collectif et inexplicable.
C'est si inattendu que personne ne doute une seconde de la véracité des propos d'Anton qui, lui, a disparu, laissant tout ce beau monde à des illusions si aisément mises en ébullition par le rêve latent de chacun.
C'est Madame Liu qui met fin à ce tohu-bohu en frappant sèchement sur un battant de la grande porte ouverte sur le couloir.
Le bureau se vide en un clin d'œil et Christel se retrouve seule, face à ce chef autoritaire plein de rigueur et qui n'a pas une réputation de rigolote !
– Pouvez-vous m'expliquer Christel, que se passe-t-il ?
Mais Christel ne peut pas. C'est trop compliqué. Elle tente bien de mettre de l'ordre dans sa tête mais en vain. Madame Liu s'impatiente. Rien ne vient. Madame Liu hausse les épaules et s'éloigne laissant Christel au vide intérieur qui résonne encore des voix mêlées de ses collègues.
Assise, sans voix et incapable de bouger, Christel attend le messie dirait-on, tant son expression d'impuissance est à la fois forte et tétanisante.

Christel ne trouve plus le fil de sa journée, il s'est perdu quelque part entre le loto et Anton. Entre un gain inconnu dont la somme oscille entre énorme et conséquente et un doute certain quant à ce qu'elle vient d'entendre et de voir.
Heureusement Madame Liu a mis un peu de réalité

théoricienne dans tout cela. La technocratie ça rassure par moments. Une bonne dose, comme ça, par sécurité dans la mouvance des pensées qui se cherchent des lieux où s'accrocher. Ça fait du bien.
Christel est rassurée. Anton toujours absent. Mais le bureau et l'Organisation ont retrouvé leur charme aseptisé par de nombreuses théories à mettre en pratique, qui s'exercent dans le silence des intellects avec beaucoup d'application. A-t-on évité le pire ? Sans doute, si l'on considère que la fiction peut devenir réalité, cette dernière pouvant aussi la rejoindre, le tout étant de ne pas choisir entre les deux et de se dire, tout simplement, que de l'une à l'autre se baladent des mondes intérieurs aux consciences fermées ou ouvertes et que ce sont ces portes-là qui nous mènent à des moments comme celui que viennent de vivre Christel et les autres.
Vécus en même temps, ils sont pour chaque protagoniste, aussi différents que du lait et du café. Leurs goûts dépendent de chacun et chacun y met ses propres approches, sensations et autres machins intérieurs avec tant de conviction que rien ne pourra ébranler ces souvenirs si différents qui en naîtront pour ne plus mourir que dans des mémoires qui les continueront en les racontant à leur façon.
– Quelle histoire !
Christel en était à ce stade de néant nébuleusement intériorisé lorsque cette phrase-là retentit. Anton est de retour. Il entre en fermant précipitamment la porte derrière lui.

– Chut… ! Et il lance sur la table un paquet de billets, en pluie… chut ! continue-t-il, c’est pour toi. Cadeau.
Christel regarde tous ces billets.
Christel touche tous ces billets, les ramasse et les range en liasse.
Christel ne compte pas tous ces billets.
Forcément, son approche est toute théorique. Et dans la théorie, le montant n’a pas d’importance.
La vision des billets a son importance certes. Car c’est d’elle que naît l’illusion de la réalité du moment pendant lequel Christel, sans y croire, se met à faire des liasses, juste pour mieux ranger… concrètement.
Anton a recommencé une danse style barbare.
Christel range les billets, soigneusement, sans un mot.
– Tu sais, j’ai gagné gros, dit Anton.
– Ah bon ! se contente de ponctuer Christel.
– Gros, très gros.
Et ces deux mots ramènent Anton au calme.
Enfin !
Puis il éclate de rire.
– Maintenant ils vont te croire très riche !
Christel ne dit rien.
– Moi je suis peinard. Car tu ne sauras pas leur dire ce qu’il en est réellement. Et c’est mieux comme ça. Je vais être tranquille, et toi aussi. C’est pourquoi je te fais ce cadeau. Sais-tu combien je te donne, au moins ?
Christel ne sait pas.

– Je te donne 150 000 francs en liquide.
Christel ne bronche pas.
Anton ajoute :
– J’estime que c’est un beau cadeau.
– C’est un beau cadeau, dit enfin Christel. Et je ne sais pas si je dois te remercier.
– Tu n’es pas obligée de me remercier. Pas du tout.
– Oui, mais quand même. C’est un vrai cadeau.
– Écoute Christel. Si tu parviens à te faire une approche théorique de ce cadeau, cela ira peut-être mieux, il ne parviendra pas à te perturber, à te déstabiliser. Tu comprends ? L’approche théorique c’est tellement plus commode. C’est vrai, c’est pas vrai, on ne sait pas. On se fait une bonne petite abstraction. Comme une écriture sur un papier ou comme une programmation de logiciel. On se « formate » un peu le mental, on y ajoute quelques gouttes de pensées bien intellectualisées, et on se fait une belle histoire dont on peut parler avec tout le monde parce que personne ne va la croire. C’est aussi la vérité. C’est quelque chose que personne ne croit. C’est quand cela devient un peu trop compliqué que tout le monde croit son propre truc et alors on découvre des théories qui pleuvent de partout, et ça fait les beaux jours des procès de toutes sortes où des mecs qui n’ont fait que vivre de vraies théories n’y sont pas parvenus parce qu’on les a pincés en flagrant délit de fiction. Et c’est ça qu’on leur reproche : d’avoir été capables de faire vivre une fiction au point de la rendre réelle et d’en faire leur histoire.
Anton a terminé sa phrase d’un ton triste.

Christel répond :
– Ça veut dire que je peux aller en taule, ton histoire ?
– Ça veut dire qu'il y a des risques. Avec la justice, les avocats et les témoins qui se mélangent leurs propres histoires auxquelles chacun croit à sa façon, y'a des risques énormes. Mais qu'une histoire pointe le bout de son commencement, on sait jamais comment ça peut finir, tu vois. Jamais.
– Alors je ne sais pas si ma fiction vaut le coup.
En disant cela Christel éparpille les billets devant elle avant de continuer :
– Non, je ne sais pas si ça vaut le coup. On sait même pas si cet argent du jeu est propre. Qui sait si c'est pas blanchi ça aussi, dans la fiction de quelqu'un qui a vécu à un assez haut niveau pour avoir accès aux coulisses gouvernementales du loto. On sait jamais quelle théorie on adopte quand on en fait l'approche. J'ai peur Anton. Madame Liu est peut-être dans le coup.
– Peut-être, dit Anton d'un air lugubre. Elle a beaucoup de théorie en réserve Madame Liu. La faim, le terrorisme, les mines antipersonnel.
– Mais non. C'est son approche qui est théorique.
– Oui, dit Anton, t'as raison, c'est son approche. Mais la réalité c'est la famine et les histoires de maladies et carences que vivent les gens. Madame Liu elle se contente d'en faire des brochures. Ce sont des brochures théoriques qui circulent réellement dans des lieux de fiction où les personnes jouent des rôles en se pâmant d'horreur dans des organisations qui tentent l'approche du chaos. Mais le chaos est

plus fort que les organisations caritatives du monde entier puisqu'il est à l'intérieur des robots qui en tirent les ficelles. Nous on est aussi des marionnettes un peu tristes dont les fils sont tirés d'en haut par des gens qui ne vont en bas que rarement.
Tout ça, vois-tu Christel, ce sont des théories qui ne prennent jamais vie mais dont la mort est le point final de ces quelques millions de vies qui y sont suspendues à travers le monde. Il faudrait beaucoup et beaucoup de lotos gagnés pour amorcer une réalité de terrain qui corresponde à la fiction que s'en fait l'approche théorique. En travaillant ici, je n'ai plus le courage de continuer mon approche théorique. À force c'est déprimant.
– Bon alors, je les prends ces billets ou non ? demande Christel.
– C'est mon cadeau pour une approche théorique commune dont l'amitié peut naître. Mais là aussi le socle amical étant théorique, je me demande si bientôt tu ne m'en voudras pas de t'avoir donné cet argent.
– Pourquoi ? demande Christel.
– Parce que l'approche théorique ne résiste pas à une bonne réalité. Celle du don par exemple. Si donner demeure dans l'idée, le premier qui va donner vraiment de lui-même ou de son argent, eh bien, il va se le prendre comme un boomerang son don. Parce que l'approche théorique ne sait pas recevoir. Cela n'est pas compatible avec elle, tu comprends ? L'approche théorique est une sorte de sens unique où l'idée du don vit sa vie correctement, de façon

illusoire et abstraite. Mais quand tu tiens des billets de banque ou autre chose dans tes mains, recevoir devient une réalité, dont aucune approche théorique ne peut se satisfaire puisque les billets sont réellement là. C'est déroutant.
– C'est déroutant, fait Christel, en écho. Alors qu'est-ce qu'on fait ?
– Le tout est de savoir si on veut continuer l'approche théorique ou pas.
– Qu'est-ce que tu en penses ? demande Christel hésitante.
– Pour moi c'est râpé, je n'ai plus le choix. Je viens de gagner 40 millions. Je t'en donne 150 000 francs Je ne suis plus dans l'approche théorique tu vois. Je suis plongé dans une réalité qui est plus incroyable que la fiction. Mais le problème c'est que les 40 millions, je ne peux pas les donner comme dans une approche théorique. Parce que je les ai touchés. C'est ça l'erreur. Tu ne peux pas toucher quelque chose comme des billets – monnaie sonnante – et faire comme si c'était théorique… Non. Je me les garde. Et toi, tu es dans le pétrin de recevoir. Moi c'est plus facile. Tu comprends c'est le loto en face de moi. Mais pour toi, c'est un pote. Moi le loto je m'en balance, je ne peux pas lui en vouloir. Mais toi, c'est moi, ton pote Anton, alors c'est fragile : donner, recevoir, c'est fragile. On croit qu'on peut et parfois on peut pas. Tu vois je me rappelle que quand j'étais gamin, un oncle qui a fait fortune a offert à sa femme un solitaire. Eh bien, le jour où hélas elle l'a perdu par sa faute parce qu'elle s'était

baignée avec à Biarritz par gros temps, elle lui en a voulu à mort à mon oncle. D'après elle, s'il n'avait pas tant tardé à le lui offrir, elle en aurait profité plus. Et toi, dans ton réflexe d'approche théorique, tu vas bien m'en vouloir un jour ou l'autre.
– Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? demande Christel.
– Rien. Parce que maintenant il faut accepter cette situation. Le destin ne revient jamais en arrière. Il va de l'avant, toujours et encore. Le destin vient de croiser nos chemins sous le signe du loto. Il faut accepter cette réalité comme une fatalité irréversible et attendre de voir où nos approches théoriques nous mèneront à partir de là. Bon, je rentre. À demain ?

Christel est restée assise pendant un long moment. Les employés de l'Organisation sont partis les uns après les autres. Les bénévoles aussi. Christel clouée sur sa chaise tenait serrée contre elle une enveloppe de papier brun avec les 150 000 francs qu'Anton lui avait offerts.
Christel ne réfléchissait pas.
Simplement elle n'arrivait pas à se dire que recevoir était maintenant sa réalité et toutes les autres choses qu'Anton lui avait dites et dont elle n'arrivait pas à se rappeler.
Tout était embrouillé dans sa tête.
Et elle s'en voulait de ne pouvoir bouger parce qu'elle avait envie de rentrer chez elle. Après tout, c'était de la faute d'Anton.
C'était de la faute d'Anton ?
Christel tout à coup a la chair de poule.

C’était de la faute d’Anton.

Comment se rendit-elle compte tout à coup qu’elle commençait à en vouloir à Anton ? Comment ? Elle ne le sut pas. En effet, c’était venu d’un coup. À force de ne pas penser, de ne pas pouvoir bouger et d’avoir toutes ces phrases qui tournaient de façon anarchique dans sa tête vide. Des courants d’air de mots qui par rafales s’engouffraient dans une sorte de vacuité où Anton devenait sa bête noire.
C’est alors que Christel s’est enfin levée.
Direction les toilettes.
Tout était calme. Le bureau dans lequel se trouvait déjà le veilleur de nuit était allumé. Elle pouvait voir la raie lumineuse sous la porte. Elle eut la tentation d’entrer pour lui dire bonsoir avant de partir. Elle eut aussi la forte tentation de lui donner les 150 000 francs. Pour s’en débarrasser, pour lui faire plaisir et surtout pour ne plus en vouloir à Anton.
Mais elle se dit que le gardien de nuit pourrait bien lui en vouloir à elle un de ces jours. Trop risqué.
Dans les toilettes, elle s’est repoudrée. Un peu de rouge à lèvres pour ranimer le teint et aviver le visage pâle que lui renvoie le miroir.
Un sourire dans la glace, pour se reconnaître et s’aimer un peu, un tout petit peu.
Puis elle a pris le temps de déchirer chaque billet avant de tirer la chasse sur ces 150 000 francs pour effacer à jamais de sa mémoire à venir la moindre rancune vis-à-vis d’Anton qui avait eu un beau

geste à son égard. Cela lui a pris beaucoup plus de temps qu'elle ne le croyait mais elle est parvenue à tout jeter.
Elle s'est sentie très bien ensuite.
Son approche théorique s'en sortait saine et sauve. Elle n'était pas tombée dans le piège évoqué par Anton. Peut-être pourrait-elle le sauver ensuite ? Ou du moins l'aider ?
Soulagée elle est sortie des toilettes et en passant devant le miroir, elle s'est lancée un dernier coup d'œil. Pour la première fois de sa vie une lueur brillait dans ses yeux. Elle l'a remarquée, notée avec plaisir dans un coin de sa tête. Puis elle est sortie du bureau et de l'immeuble sans dire bonsoir au gardien qui regardait la télé. Et c'était déjà les nouvelles.
Christel se sentait bien, très bien.
Elle venait de faire un choix, un choix de taille.
Elle venait de mettre sur son destin le sceau à vie d'une approche théorique assez sécurisante pour la rendre presque heureuse.
Et finalement cela lui suffisait.
En somme, c'était simple. Cela avait été si simple que pour la première fois de sa vie elle était presque étonnée. Étonnée d'avoir pu choisir.

L'approche théorique est le virtuel nid douillet d'une humanité prise, en cette fin de 20e siècle, en délit de fuite, cette propension à se chercher là où l'on n'est pas, en quête de ces nombreuses choses qui font courir au détriment de la vie intérieure.
Être n'étant pas une mince affaire…
Puisque, d'entrée, nous sommes considérés comme « étant » humains. Cet état de fait dont la naissance surcharge les responsabilités parentales et sociales, politiques, économiques et scientifiques, cet état est une bien lourde charge dont nous avons tendance à vouloir nous décharger sur les responsabilités voisines, étatiques et autres modélisations formatées à des règles dont les droits furent définis et exploités bien avant les devoirs.
L'approche théorique de la charte en général, qu'elle soit de l'enfant, des droits de la personne ou d'un quelconque contrat reliant des États, fait de notre société démocratique une sorte de concept virtuel ayant un mal fou à atterrir sur le sol pragmatique de l'application de cette charte au quotidien. On se revendique les droits de la faire « respecter ». Ah ça, oui. Et violemment parfois.
Quant à l'appliquer, que nenni… ! C'est pour les autres. Nous, nous sommes parfaits, n'est-ce pas ?

La mentalité occidentale ne l'a-t-elle pas conçue et élaborée ? Ben voyons.
Dans les tractations diverses que nous menons avec les autres, chacun se planque derrière des banderoles et affiches tombées intérieurement en désuétude depuis si longtemps maintenant que perdus dans la masse de notre aveuglement collectif – chacun de nous tous – nous trouvons l'ordre avec très bonne conscience puisque c'est pour le rétablir avec des règles si drastiques que les tribunaux se remplissent pour arbitrer ces dépassements, ces outrepassements qui devraient concerner le sens civique au service du Bien Général que nous devrions vivre dans toutes nos relations.
L'énorme asile de fous. L'immense prison que nous nous sommes construite avec de beaux barreaux forgés aux dissidences individuelles par défaut… cet asile est l'antre royal, monarchique, d'une démocratie consternante dont les institutions sont capables de tout. Le Crédit Lyonnais n'en est-il pas un exemple foudroyant ? En ce jour, 13 décembre 1997, nous sommes encore loin du pot aux roses… mais il risque d'étonner les plus blasés !
Et si Tapie y a perdu beaucoup n'était-il pas le pion d'un échiquier politique qui s'en est servi avant de le jeter ? Homme de paille. Façade. Cette approche théorique des choses et des gens, lorsqu'elle s'incarne dans la réalité fait des dégâts nationaux à caractère planétaire. Car quand la démocratie et ses systèmes trébuchent et tombent c'est une catastrophe planétaire comparable à un séisme puisque les modèles qu'on

veut lui faire exporter ailleurs en prennent un coup dans l'aile. Tant mieux. Car peut-on se mettre à exporter la démocratie comme on le fait avec le lait ou les produits commerciaux ? Pourquoi le lait ? Ne fut-il pas lui aussi l'objet d'un trafic… pays en voie de développement et lait en poudre…

L'approche théorique doit rester théorique. Mais voilà, comme tout, elle a aussi ses limites car aucun corps humain ne peut vivre de virtualité. C'est seulement l'esprit qui l'anime qui le peut. Mental, imagination, intellect and C° voilà ce qui se nourrit de virtualité en se formatant des disquettes commodes dont les logiciels du cœur et de la tête sont déprogrammés de leurs fonctions initiales d'ouverture et de conscience, d'amour et de fraternité.

Anton pense sans cesse à l'approche théorique. Depuis son départ du bureau hier soir, il pense comme on ne devrait jamais le faire. Mal. C'est sa machine dans la tête qui lui repasse sans cesse des « pour » des « contre » depuis toutes ces données qu'il ne croyait pas détenir. Anton s'est donc couché. Relevé. Recouché. Relevé. Il arpente l'espace de ses circuits fermés sans l'ombre d'un espoir d'en sortir, inquiet de se voir ainsi bloqué par toutes ces bribes de phrases stockées quelque part entre lui et l'environnement, les autres.

Anton s'est fait un café. Il n'est que cinq heures mais n'en pouvant plus, il s'est dit que finalement mieux valait se lever pour de bon plutôt que de rester couché, mission impossible à cause des sautes de pensées anarchiques dont sa tête est bourrée telle un

computer. Et les computers, ça disjoncte aussi. Il en a vu un, un jour, qui affichait sur l'écran une sorte de rectangle avec une petite grenade qui clignotait façon lumière stroboscopique. Il est devenu fou. Une phrase disait « Erreur inconnue survenue dans le disque dur. Attention. »
Le tout – rectangle, grenade et phrase – clignotait dangereusement. Anton avait donc éteint l'ordinateur. Après, plus rien, l'ordi faisait la gueule. Il n'y avait plus rien à tirer de lui. Il était devenu aveugle et muet. Une sacré crise d'identité. Anton n'a jamais compris ce qui avait pu se passer. Cette crise aiguë de virtualité contrée par une manipulation logiquement humaine avait abouti à la reprogrammation totale du disque dur. Réinitialisé, l'ordi s'était vengé. En effet, pourvu d'un système 8 tout nouveau et top, l'ordi s'était dégueulé en sites qu'on ne lui demandait pas, provenant directement d'Internet. Anton était fâché. Mais l'ordi s'en foutait complètement. Il faisait exactement ce qu'il voulait, malgré les injonctions précises d'Anton. Et puis l'ordi a décrété que la messagerie n'était pas atteignable. Il s'est encore bloqué sur les messages sortants qu'il gardait en réserve… et entrants qu'il renvoyait. Stupéfiant. Anton était en même temps fasciné. Mais sa relation réelle à la virtualité de l'ordi ne trouvait qu'impasse en la matière. Comment voulez-vous amadouer un ordi qui vous fait la gueule au point de se bloquer ou bien d'aller ailleurs, en l'occurrence se détendre un coup sur Internet et en ramener des messages théoriquement corrects pour son problème sous

forme de sites qu'il choisissait lui-même, avec un certain humour d'ailleurs.
En effet le premier qu'avait ainsi choisi l'ordi était une série de voyages dans les îles, proposés par une agence imaginative. Photos de rêve. Anton avait hésité à comprendre. L'ordi le narguait-il en lui disant qu'il avait besoin de vacances ? Ou bien lui signifiait-il ainsi que c'était lui, Apple de son nom, qui avait besoin qu'on lui foute la paix ? Anton hésitait. Et pendant cette hésitation bien compréhensible, non ? eh bien l'ordi, lui, y allait de sa ballade balade planétaire avec une ironie et un irrespect total du travail dont Anton était chargé. L'ordi après avoir fait la gueule, se marrait en se foutant de celle d'Anton.
Il est vrai que vue par l'écran la tête d'Anton était un spectacle, sûrement. Bref, Anton avait peur que ce soit contagieux. Il ne voulait pas devenir un « menu pomme », réduit à un triste programme. Parce que, en plus, en tant qu'homme, Anton n'était pas trop sûr de pouvoir se comporter avec autant de malice que l'ordi. On ne sait jamais, les contagions vivent leurs maladies différemment, tout dépend du terrain, après. Et côté terrain, Anton se savait fragile.
Il y a un con qui a dit que la vie était un long fleuve tranquille. Il avait raison se dit Anton, perplexe devant son café. Il avait raison. Quand le fleuve est tranquille, tous les dangers sont latents. Ils sont planqués, ils attendent que vous faiblissiez, que votre vigilance baisse et hop ! ils vous sautent

dessus. Ça, c’est quelque chose que l’ordi ne connaîtra jamais. C’est vrai, l’ordi, il est confortable dans son circuit fermé, il vous fait faire plein de trucs. Il vous donne des ordres que vous devez exécuter et puis quand soudain, l’erreur étant humaine, vous ne le traitez pas comme il attend que vous le fassiez, alors c’est vous qui êtes en danger parce que c’est vous qui pétez son système et vos plombs en vous mordant les doigts parce que ça coûte en plus une fortune ces machins-là. C’est vicieux. Vous les achetez une fortune, le lendemain l’ordi s’est déjà vengé de la gent humaine du mental duquel il est sorti, parce qu’il ne vaut plus rien !

En quelques heures, il vous a bouffé votre capital à sa façon informatique. Parce que l’informatique, on ne l’arrête pas. C’est la guerre virtuelle, et en achetant un ordinateur, vous entrez en pleine bataille sans le savoir, de façon insidieuse. D’ailleurs Machiavel a dû assister les informaticiens puisque c’est quand même une grenade qui clignotait sur l’écran. Anton l’a vue. Si c’est pas la guerre, ça ! C’est comme les petites mains, toutes blanches sur un signal de sens interdit rouge. Attention champ miné. Attention à votre prochain mouvement sur le clavier ou la souris. Parce que la souris, c’est une alliée de l’ordi, pas de l’utilisateur. Elle est d’accord avec l’ordi, tout le temps. Bref, se dit Anton, j’avais acheté un ordinateur, je me retrouve dans un champ plein de mines antipersonnel chez moi. Et c’est comme ça que ça marche. En plus quand vous appelez ces

docteurs virtuels que sont les informaticiens, techniciens, experts en somme… y'en a pas un qui soit d'accord avec l'autre. Ils ont leur rapport particulier à l'ordi dans le champ virtuel de l'approche que chacun en a. Et là c'est foutu. Le mec qui vient, l'ordi lui fait la cour. Évidemment, ce mec y fout tout à la poubelle !
Alors l'ordi se tient à carreau. Il est… docile. Sage. Il fait ce que lui demande le mec qui vire un maximum de choses totalement inutiles mais dont l'ordi ne veut pas se séparer, il y tient à tous ses trucs. C'est une question d'identité. Donc le rapport entre les deux, l'expert et l'ordi, est de pouvoir.
Le mec lui montre qu'il peut encore plus faire chier l'ordi que le pauvre mec qui l'a acheté. Et l'ordi file doux.
Mais dès que le mec expert a passé la porte, l'ordi se venge, sur qui ? sur son partenaire qui a eu la faiblesse de le payer cher.
Anton, à ce stade de ses réflexions, n'en peut plus. Le café est froid. Il le fait donc réchauffer. Trop. Et se brûle. Il lance un œil à mister pomme, mais l'ordi recouvert d'une housse cache-poussière ne l'a pas vu.

Ce matin Christel est très paisible.
Anton arrive avec plusieurs valises sous les yeux.
Il regarde Christel qui ne voit que ces valises.
Il s'en rend compte. Hausse les épaules et prend place devant son ordinateur. Ce dernier, ici au bureau, ne lui fait pas la gueule. Pas encore. C'est que, en douce, Anton lui a installé un logiciel d'évasion – « Cap Vert » – lui permettant d'emmagasiner sous forme de théories ludiques, des données concernant des lieux de vacances, de loisirs, de culture et de plaisirs tels que des spectacles, sous forme de photos, de tableaux. Anton, pour couper le temps et s'y engouffrer avec bonheur, part avec l'ordi dans des récréations temporelles dont ils ont tous deux les secrets. Et cela se passe plutôt bien. Armé de CD-Rom, Anton alimente l'ordi qui se détend les circuits avec harmonie sage sinon intérêt.

Anton est crevé. Christel bosse. Anton l'observe. C'est curieux, se dit-il, elle a toujours l'air d'être entrée une fois pour toutes dans l'ordinateur qui est devant elle. Qu'elle y travaille ou pas, cela ne change rien. Elle s'est intégrée. À force de nous parler d'intégration partout, on finit par s'intégrer à n'importe quoi quand ce n'est pas n'importe qui.

Anton observe donc Christel. Sans un mot, bien sûr… il faut être fou comme lui, Anton, pour parler avec un ordinateur. Mais pourtant se dit Anton, quand l'ordi me parle, bien obligé de lui répondre, non ! donc, sans un mot. Christel sans bouger non plus… à peine les doigts sur la souris… semble en véritable dialogue inquiétant avec son ordinateur. Elle sourit, ce qui paraît grave à Anton. Christel incline la tête, la redresse, muette et pour la première fois, se dit encore Anton, son visage apparaît comme plus expressif que de coutume. Christel est toujours aseptisée. Là, elle prend un peu vie… Anton se tourne un peu sur sa chaise pour continuer à l'observer en catimini. Avec cette féroce approche théorique qui caractérise Christel, Anton se demande si son mister pomme n'en profite pas. Un peu vampire il pourrait lui donner vie virtuelle au point de l'animer dès qu'elle s'en sert… un peu compliquée ma pensée, se dit Anton, qui se demande si le lecteur suit, s'il s'exprime assez nettement, si l'écrivain de l'imagination duquel il sort saura bien mettre en mots tout cela… c'est fatigant se dit Anton, malgré l'écrivain qui n'arrive plus très bien à cerner ce personnage qui se fait la malle avec ses propres idées et sa propre vie. Anton le voit bien. Anton voudrait l'aider, mais à chaque fois qu'il pense par lui-même dans sa relation avec Christel, l'autre personnage de la fiction, à chaque fois, au lieu d'aider l'écrivain, il s'en détache au point de se demander jusqu'où ce dernier le suivra. C'est une question. Mais il ne

veut pas la poser à l'écrivain qu'il pourrait ainsi perturber, s'il en juge par son histoire virtuelle à lui, Anton, avec mister pomme qui n'était pas du tout prévue dans le roman.
Anton observe donc Christel.
Il est troublé car elle a l'air heureux.
C'est sans doute à cause des 150 000 francs.
Il en est sûr.
Anton trouve très curieux que Christel n'en ait pas parlé ce matin. Elle est trop discrète se dit-il. Mais l'attitude de Christel n'est quand même pas celle d'une femme qui vient de recevoir un tel cadeau, alors qu'il n'y a rien entre elle et celui qui a fait ce cadeau. Moi, se dit Anton, moi. Il n'y a rien entre nous.
Anton ne quitte pas Christel des yeux. On ne peut pas dire qu'elle soit jolie. Mais on ne peut pas dire qu'elle ne le soit pas. Non, je ne peux pas le dire. Anton dialogue avec l'image de Christel qui n'entend rien. Elle a tourné la tête vers lui, d'un geste rapide elle a soulevé une mèche de cheveux qui tombait. Il a souri, gêné d'être pris en flagrant délit de contemplation idiote. Mais elle n'a même pas souri. Aucune réaction. Juste une marionnette posée devant un ordinateur et qui, agitée par des fils tout à fait extérieurs tourne la tête pour remettre une mèche en place. Anton allume son ordinateur qui lui souhaite la bienvenue, c'est la moindre des choses. Anton ne sait pas quoi faire. Un petit coup de « Cap Vert » ? Ou bien je rentre la compta ? Anton hésite. C'est à ce moment-là que

Christel, toujours branchée sur son ordinateur dit, sans se retourner :
– Je te remercie beaucoup pour ton cadeau. Vraiment merci.
Anton se sent un peu mieux. Affable il lui dit :
– Tu as pensé à ce que tu vas en faire ?
– Je l'ai jeté, laisse tomber Christel toujours dans l'ordinateur.
Anton éclate de rire. Décidément Christel le surprend en essayant de faire de l'humour. Il se force un peu à rire, pour mettre du liant entre eux. Christel toujours dans l'ordinateur attend un peu que le rire d'Anton se calme. Puis :
– Je l'ai jeté dans les toilettes, cela m'a pris beaucoup de temps.
Rire d'Anton à nouveau. Les toilettes ! Les chiottes ! Quelle trouvaille. Mais c'est bête se dit-il pendant son rire forcé.
– Oui, cela m'a pris jusqu'à huit heures hier soir.
Poli, Anton lui demande dans quelles toilettes ?
– Mais ici au bureau. Tu comprends, je ne voulais pas apporter tout ça chez moi. C'était mieux ainsi.
Christel regarde maintenant Anton et ce dernier a l'impression qu'elle le fixe entre les deux yeux, comme son ordi chez lui quand il se bloque. Anton ne sait pas quoi faire pour que Christel comprenne qu'il a ri, bon, mais que les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures.
– Mais je te remercie vraiment, annonce Christel très sérieusement avant de poursuivre. Tu comprends mon approche théorique n'a pas supporté. J'ai dû faire un

choix. Et j'y vois un signe du destin car juste avant, à l'heure du déjeuner, un inconnu m'a dit que j'avais une approche théorique des choses. Je ne l'avais jamais remarqué. Et puis en ayant conscience, ton cadeau m'a confrontée à la réalité. Mais je préfère vraiment l'approche théorique. Car il n'aurait pas été impossible que je t'en veuille un jour ou l'autre. C'est donc mieux comme ça.
Anton est pétrifié. Non seulement Christel a parlé longtemps, ce qui est en soi, stupéfiant, mais en plus il est en train de prendre très lentement conscience que Christel a peut-être RÉELLEMENT jeté les 150 000 francs, ce qui le glace sur place.

Un long silence est tombé comme un voile opaque épais sur le bureau. Christel est retournée dans l'ordinateur dont elle n'aurait jamais dû sortir, se dit Anton en passant pour s'engouffrer dans les ténèbres denses d'une révolte mêlée d'impuissance avec un violent goût de rejet contre cette putain de connerie humaine, toujours imprévisible, elle surgit là où on ne l'attend pas, là où les règles semblent données une bonne fois pour toutes. Personne au monde ne peut jeter 150 000 francs aux chiottes. Prendre beaucoup de temps pour le faire. Et en plus l'annoncer avec un calme terrifiant et une reconnaissance sincère pour le cadeau ainsi traité. Personne. À part sa collègue de bureau Christel qui en une seconde est transformée en bête noire par la violence des reproches qu'Anton se fait, lui fait, fait au monde entier, déversant sa hargne, en un

premier temps dans le silence épais du bureau. Christel tout à son ordinateur n'a aucune idée apparemment de la bombe qu'elle vient de lancer.
Anton s'est ensuite levé, au bout d'un temps indéterminable, pour se diriger comme un automate vers les toilettes, tombeau des 150 000 francs, sur lequel il gerbe son indignation avec une crampe au plexus que ce rejet ne calme nullement mais au contraire amplifie. Comme si son système sympathique tout à coup avait viré sa cuti et, étant devenu antipathique, ne pouvait plus supporter quoi que ce soit venant de ce monde pourri et de ses hôtes inconscients. Anton est mal. Sa haine pour Christel ne semble pas avoir de limite dans l'immédiat et soulagé de son petit-déjeuner pourtant frugal, il se passe de l'eau sur le faciès qui lui sert de visage et dont il voudrait pouvoir enlever le masque d'agonie qu'un être humain vient de lui plaquer dessus. Dans le miroir, spectacle désolant. Vert et blanc se partagent une peau qui s'est fripée d'un coup sous l'agression, barrée par des lignes horizontales et verticales qui marquent les traits en accusant les autres, la terre entière.
Anton, n'est qu'un haut-le-cœur écœuré par tant d'adversité. Anton n'est pas désespéré. Il est bien plus que cela et à tel point que la pensée le traverse que l'écrivain sera incapable de trouver le mot juste pour expliquer cet état indescriptible, indicible dans lequel il est pourtant. Sachant que sur ce point il a raison, Anton se sent un peu rassuré.
Il sort prendre l'air un instant avant de regagner son

bureau. Une demi-heure s'est écoulée. Christel est toujours devant son ordinateur. Mais qu'est-ce qu'elle fait ? Apparemment pas grand-chose. Qu'est-ce qu'elle cherche ? se demande Anton espérant que l'écrivain ne va pas tomber dans le cliché facile… Qu'est-ce qu'elle cherche ? du pétrole peut-être ? Anton se dit, pour sa part, que si un geyser jaillissait du sommet du crâne de cette abrutie de Christel, il ne serait pas, au fond, étonné. Et ainsi, solidaire de l'écrivain, il le rejoint par ce cliché facile où, faute d'expérience face à la nature humaine imprévisible, tout un chacun peut tomber, au moins une fois.

Comment se comporter, lorsque, personnage de roman, on arrive à ce point de non-retour où tout étant dit, on ne voit pas ce que l'on pourrait ajouter ? Comment se comporter lorsque, personnage de roman, l'on vient de vivre, avec l'écrivain, une approche théorique que le virtuel a fait basculer dans la réalité pour aussitôt se rétracter et se réfugier avec l'autre personnage dans un ordinateur imaginaire dont les réactions bien réelles ressemblent à celles de tous les ordinateurs de bureau ou privés lorsqu'ils sont poussés dans leurs retranchements… ? Comment se comporter lorsque l'irrationnel ne l'est plus puisque toute réalité psychique est un droit de plus à la vérité que la personne construit en son puzzle intérieur dont les morceaux sont distribués par la vie elle-même.
C'est un problème qu'Anton se pose. Il n'est pas

sûr de pouvoir le résoudre mais il fait confiance à son écrivain complice, qui lui a donné vie et qui donc est maintenant responsable de lui. Ce sont les Chinois qui disent que lorsqu'on sauve la vie de quelqu'un on en est responsable ensuite jusqu'à sa mort.
Or Anton, sauvé de l'oubli de l'imaginaire par un romancier, n'est pas prêt à mourir. Il y a encore des tonnes de virtualité à assumer en entrant dans les circuits, les rouages, les systèmes, qu'ils soient sociaux ou informatiques, psychiques ou politiques… Il y a tant d'hypothèses à détruire. De réalités à construire. De fictions à imaginer et de foutaises à balayer, que tous deux, Anton et le romancier ont le vertige de ce précipice qui, dominant le chaos actuel, en sillonne de gabegie les méandres intellectuels qui s'y posant comme des oiseaux migrateurs, en chient de détresse dans les caniveaux intérieurs que leur ouvrent d'eux-mêmes les rebelles de ce monde planétaire en fusion d'amalgames, en rejet de structures et en quête de moralité.

Anton, héros de roman a encore de belles pages devant lui pour peu que l'écrivain ait assez de talent pour lui laisser son libre arbitre, son autonomie pour l'évolution de ce personnage qui commence à s'aimer, c'est bon signe. Anton est donc sur une bonne voie et se demandant si le lecteur saura apprécier, il le pense avec tendresse et attachement ce lecteur dont l'imaginaire bientôt va engloutir son identité aux mandibules virtuelles des

images suscitées qu'il fera aussi siennes. Anton est ému par tant de potentiel invisiblement présent où les mots, les sons, leurs images et l'imaginaire collectif font si bon ménage que le puits qui en relie la source se retrouve indifféremment chez ceux qui savent s'y abreuver.

L'ennemie est-elle l'approche théorique ?
Oui quand elle se balade dans des réalités aux racines encore planantes.
Oui quand elle se prend pour une identité à part entière.
Oui quand elle revendique son impuissance et son indifférence comme panacées face aux risques magnifiques que seul le cœur ose et sait prendre. Oui, quand n'étant qu'une béquille de l'incapacité à vivre, elle se prend pour une colonne vertébrale nécessaire.
Oui quand elle se donne l'importance qu'elle n'a pas jusqu'à se croire le pansement essentiel face à l'essence qui en tout bouscule, nettoie, casse et ouvre. Oui, oui, oui quand elle veut s'identifier à l'être humain, le piégeant ainsi et l'empêchant de s'élargir à lui-même dans l'espace illimité qu'abrite sa simple forme masculine ou féminine.
Anton n'a plus besoin de penser. Les pensées lui arrivent du romancier, très vite, jetées sur le papier, projetées en lui comme dans un double impalpable qui prend une consistance de plus en plus substantielle.
Anton se sent vivre intensément parce que les limites habituelles du roman ont débordé du cadre

de l’Organisation caritative dans laquelle il est employé, pour s’étendre à un monde planétaire duquel rien ni personne ne peuvent être exclus.
Anton glisse sur l’imaginaire du romancier comme sur un toboggan, accélérant de tout son poids de personnage central les énergies créatives qui lui parviennent parce qu’il en est fait aussi.

Anton se sent bien. Très bien.
Il en a presque oublié Christel, prétexte d’écrivain ? Désintérêt d’Anton pour un personnage autre que lui-même, qu’il a du mal à suivre ? qu’il ne veut pas suivre parce qu’il ne le conçoit pas ? Il ne peut pas le concevoir. L’écrivain, romancier, n’a qu’à se débrouiller. Anton n’en veut plus. Anton est écœuré. Ce personnage féminin ne vaut pas le sien. Lui, Anton, rêve de rencontrer une femme, drôle, intelligente, belle, une femme à la mesure du partenaire qu’il saurait être si le romancier daignait lui accorder une vraie partenaire et pas un zombie dégénéré par l’informatique et capable de surcroît de jeter aux chiottes 150 000 francs ! Anton est révolté. Mais voilà, Anton sait que, comme dans la vie, on ne choisit ni ses collègues de bureau, ni sa famille, ni son destin et encore moins pour lui, un personnage complice dans un roman. C’est bien dommage.
Christel est bien toujours là, assise à côté de lui dans le bureau imaginaire auquel la force imaginative du romancier a donné toute sa réalité.
Anton ne s’est même pas retenu de gifler Christel.

Même pas. Simplement le romancier n'y a pas pensé. Ne l'a pas imaginé. Pourtant Anton aimerait bien lui serrer le cou à Christel et lui faire rendre jusqu'au dernier billet jeté dans les chiottes. Anton se dit que si dans un autre livre il devenait écrivain, alors il aurait peut-être une chance de prendre sa revanche.
Mais ce n'est ni dans ce roman-ci, ni avec Christel qu'il aura l'opportunité de le faire. Pourtant, ce roman n'est pas terminé. Qui sait ?

Anton qui se sent bien, a du mal maintenant à coexister avec Christel, dans le même roman, c'est dur. Christel est à coup sûr le personnage le plus étrange qui soit. L'Organisation qui leur sert de cadre commun est un machin un peu flou dont ils ont tous deux une idée vague. Anton est plus intéressé par ses gains au loto. Il ne sait qu'en faire. Changer de vie lui semble aussi absurde que de sortir du roman. Anton hésite. Christel, de son côté, n'imagine pas du tout ce que vit Anton. Non pas qu'elle y soit totalement indifférente. Au contraire. Mais de quel genre d'intelligence, l'écrivain l'a-t-il donc affublée ? Car il y a certaines règles psychologiques ou autres, peu importe, mais Christel devrait avoir certaines réactions. C'est une femme lisse, sans cerveau peut-être ? En même temps on la dirait programmée.
C'est une femme logiciel. Sans doute que si je pouvais la copier sur disquette et l'entrer dans mon ordi, j'y découvrirais les secrets de ses mécanismes psychiques et mentaux. Sur l'écran, cela donnerait bien.

Christel n'a pas quitté son ordinateur aujourd'hui, constate Anton. Ce qui, à force lui donne l'air d'habiter entre flottement d'ici et d'ailleurs… ailleurs dans cette intelligence virtuelle limitée à laquelle elle ressemble finalement.

Anton est dégoûté. Il n'a rien fait aujourd'hui. À part gerber dans les chiottes à propos des 150 000 francs jetés là par la petite sœur de mister pomme. Écœuré, Anton regarde devant lui sur le mur, une affiche.
C'est la photo d'un enfant qui a faim. Yeux globuleux et visage triste aux traits tirés sur un crâne squelettique, il est assis et serre ses pauvres genoux entre ses bras. Un enfant en quête de nous. Mais Anton est pris soudain d'une crise aiguë d'approche théorique, et même l'enfant ne peut l'en sortir. Pourtant cette affiche est censée émouvoir. Rien. Anton ne ressent rien du tout. Cet enfant est peut-être mort à l'heure qu'il est… rien.
Anton se découvre de marbre à l'intérieur, il regarde Christel, de marbre aussi… Anton a peur. Il a peur de lui et Christel lui fait peur parce que si elle a été capable de jeter 150 000 francs aux chiottes, il n'ose pas penser à ce qu'elle pourrait bien inventer encore pour le terrifier.
Mais Christel fait l'amour avec un logiciel et s'ils arrivent à faire ensemble un bâtard, c'est à moi qu'il ressemblera se dit Anton avec effroi. Il sera aussi glacial que moi dedans, dans la tête. Ce fils de pute me ressemblera et il faudra que je

l'avertisse que sa mère avant sa conception avait jeté 150 000 francs dans les chiottes au lieu de les placer en prévision de ses futurs enfants. Anton lance un regard furibard à Christel.
C'est sûr, à force de lui tripoter la souris, c'est sûr qu'ils vont me faire un bâtard dans le bureau. Anton a bien envie de mettre Christel en garde, mais comment ? Étant donné l'imprévisibilité de cette femme, elle pourrait bien avoir une réaction embêtante. Impossible de prévoir. Anton est donc prudent. Des fois qu'elle rejoindrait le logiciel pour ensuite venir pirater son ordinateur par le biais de l'imprimante sur laquelle ils sont branchés en réseau.
Anton se rend bien compte, malgré tout, dans sa lucidité extrême de personnage de roman, que l'écrivain est un peu décontenancé et cela lui plaît à Anton. On voudrait lui faire dire des choses qu'il refuse de dire. Il a entendu dans la tête de quelqu'un – peut-être était-ce un ami de l'écrivain – qu'il ne fallait parler qu'en présence d'un avocat.
Et justement il n'y a pas d'avocat dans le roman ! Donc Anton ne parlera pas. C'est tout ! Toutefois, Anton dirait bien deux mots à Christel. Mais à part « salope » et « connasse » il ne trouve rien. Et ça, il ne peut pas lui dire. Non. Elle serait capable encore de ne pas réagir et ça en foutrait un sacré coup à son approche théorique. Anton ne peut pas se le permettre. C'est impossible. C'est la seule façon pour lui de relativiser au mieux la perte des 150 000 francs. L'approche théorique s'en accommode assez bien.

Quand elle est fictive, encore mieux, alors vous comprenez bien qu'Anton ne peut pas faire descendre ces deux mots dans le bureau pour les lancer à Christel. C'est impossible.

Mais voilà, ces deux mots l'obsèdent. Et en plus, maintenant c'est l'écrivain qui en rajoute en refusant de les écrire à nouveau. Anton est dans une position intenable. Il a l'impression qu'il va imploser. Il se demande d'ailleurs si ce n'est pas fait comme son ordi il y a quelque temps, sauf que lui n'a pas d'écran pour vérifier si la grenade a explosé ou pas, et cela ne facilite pas la prise de conscience d'une implosion. Alors comment savoir ? Christel a éteint son ordinateur et Anton n'en croit pas ses yeux. Mais elle l'a fait. Elle le regarde maintenant en souriant.
– Ça va ? Tu as l'air en forme, dit-elle en se repoudrant.
Anton se dit que question psychologie sauvage, elle fait aussi très fort ! Christel le trouve en forme, c'est dire dans quel état elle est ! Mon Dieu, se dit Anton, regrettant aussitôt son invocation à laquelle un vide néant répond dans son cerveau coincé entre pensées antipersonnel et collègue apathique.
– Tu ne veux pas venir avec moi au *Hilton* ? Je voudrais un verre. Un cocktail ou un petit quelque chose bien tonique. Après une journée pareille, j'en ai besoin.
Christel se lève en disant cela et Anton se rend compte que l'écrivain l'a arrangée dans sa tête. Elle est presque sexy tout à coup. De plus la réplique

est déjà écrite avant qu'il n'ait pu la refuser.
– Je veux bien, la journée a été rude.
C'est dit. Et les voilà partis dans sa voiture jusqu'au *Hilton* dont le bar les accueille. C'est un endroit très agréable. Christel porte une robe fourreau noire qui met en valeur sa longue silhouette. Les jambes sont jolies. C'est l'écrivain qui l'a décidé, Anton n'a plus qu'à constater, ce qu'il fait, bon enfant, beau joueur, il est bien normal que sa réalité soit bien habillée de fiction… ou est-ce le contraire ? À force, Anton ne sait plus.
– Tu as de l'argent ? demande Christel.
C'est un comble, se dit Anton. C'est sûr qu'après avoir largué quinze briques, c'est à moi de payer. Mais la réponse ne lui échappe pas, il se contente d'incliner la tête. Ce sur quoi Christel sourit.
– Je prendrai un gin tonic.
– C'est marrant, dans notre histoire je ne te vois pas commander une boisson…
– Dans quelle histoire ? demande Christel.
C'est vrai qu'elle ne sait pas qu'elle habite dans une histoire imaginée par un romancier. Mais devant l'ampleur de la tâche pour la mettre au courant, Anton fait marche arrière.
– Je veux dire que je ne savais pas que tu aimais le gin tonic.
– J'adore ça.
« Pauvre conne » se dit Anton, c'est pas toi qui adore ça, c'est cet enfant de pute d'écrivain qui peut te faire dire ce qu'il veut, n'importe quoi, histoire de te fabriquer une identité bizarre au point de dévisser les

boulons des intelligences des lecteurs qui essayeront ensuite d'analyser le personnage, sa psychologie… et tout à coup Anton éclate de rire. C'est un vrai fou rire. Communicatif donc. Christel rit aussi, sans savoir pourquoi, ça c'est comme dans la vie… se dit Anton qui imagine comme il peut à quoi ressemble la vie…
Enfin lorsqu'ils sont un peu calmés, chacun devant un verre, Christel demande :
– Pourquoi riait-on ?
– C'est marrant ça… lance Anton songeur.
– Quoi donc ?
– Tu as dit « on ». D'habitude on dit « pourquoi ris-tu ? » Toi tu te demandes aussi pourquoi tu riais.
– Oui. Bien sûr, acquiesce Christel.
– Pourquoi ?
– Eh bien parce que je ne sais pas pourquoi je riais.
Anton est tenté de repartir dans la tête de l'écrivain pour voir un peu ce qui se passe. Mais le bar est sympa, Christel aussi, et il décide donc d'être Anton et de rester tranquillement là pour voir ce qui va se passer.
– Eh bien figure-toi, dit-il enfin, que j'imaginais que si tu étais un personnage de roman et que des étudiants aient ce roman à leur programme, il y aurait sûrement un prof de fac qui disséquerait ton personnage et en ferait des commentaires croustillants quant à ce que tu es sensée dire, sentir, faire… c'est marrant.
– Tu trouves ? demande Christel.
– Oui je trouve. Parce que le plus drôle c'est que ce qui te serait attribué servirait ensuite à expliquer

ce qui dans la tête de l'écrivain a pu se passer pour que ce personnage ait cette identité-là et pas une autre. Alors on chercherait dans sa vie, dans ses amours, dans ses autres romans.
– Tu crois ?
– Mais bien sûr. Je sais.
Anton se dit qu'il ne faut surtout pas révéler à Christel qu'ils sont effectivement des personnages de roman et que dans la tête du romancier, il peut capter bien des choses dont, entre autres, l'humour et le recul quant à leur complicité à tous deux, Anton et lui.
Christel ne peut pas être dérangée dans son approche théorique, cela ferait du tort au personnage et c'est aussi bien comme ça, si elle s'aperçoit qu'elle n'est pas ce qu'elle croit, elle est bien capable de vouloir se sauver et sans elle, que deviendrait ma relation à elle dans ce livre ? Je suis déjà assez perturbé comme ça sans aller m'en rajouter une dose pour cause de disparition de partenaire-collègue.
Anton est donc très prudent. Il essaie de faire croire à Christel qu'ils sont vraiment au *Hilton* devant deux verres remplis pour l'un de gin tonic et pour l'autre de whisky. C'est mieux comme ça.
Il ne se sent pas la force de faire une révolution littéraire à lui tout seul et puis ce fils de salaud d'écrivain serait lui aussi capable de se fâcher et de les flanquer tous les deux à la poubelle. Alors mieux vaut tenir bon à cette chronique fictive d'une approche théorique, pour pouvoir se maintenir dans une histoire qui ne tiendra debout que s'ils la continuent, chacun à leur manière. C'est-à-dire

inconsciemment pour Christel et de façon lucide quoique ludique pour lui. On verra bien se dit-il.

C'est ainsi qu'après leur verre au *Hilton*, Anton a ramené Christel chez elle. Cette dernière l'a invité à prendre un dernier verre. Et c'est ainsi qu'Anton a baisé Christel puis a dormi chez elle et qu'ils se sont retrouvés pour un petit déjeuner le jour suivant avant de se rendre ensemble au bureau comme dans n'importe quel film ou roman dont le scénariste, l'écrivain, tout à coup découragés, se disent qu'il faut peut-être que les spectateurs, les lecteurs, en aient pour leur argent et donc trouvent des repères confortables, des rêves accessibles et des mots de tous les jours pour se faire plaisir et se dire qu'eux aussi pourraient peut-être se faire une partie de jambes en l'air sans problème et sans drame, juste pour faire comme au cinéma et comme dans les romans. Et rien n'empêche personne de prêter le physique de Sharon Stone ou de Miou-Miou à Christel… et celui de Delon ou de Christophe Lambert à Anton.
On peut rêver non ?
Là, l'écrivain a décidé que l'on doit rêver.
C'est pourquoi le scénario habituel suffit à faire démarrer les fantasmes. Alors qu'entrer dans la tête des gens et savoir qu'on est un personnage de roman peut faire rire et à la longue embrouiller tant les pensées, que l'on peut se demander sérieusement comment sortir du circuit fermé dans le cerveau d'un autre, et comment s'extraire d'une histoire

sans laisser à leur triste sort des personnages attachants qui ont besoin du lecteur pour vivre.
Et ça devient un vrai problème.
Ce qui ne fut pas le cas de cette soirée où Christel et Anton devinrent avec extase, de façon très simple, ce que l'on appelle, à tort ou à raison, un couple d'amants.

3

L’approche théorique suit son cours tranquille. Le confort sécurisant d’une organisation humanitaire, caritative, est un bain lénifiant pour ceux qui, œuvrant dans les bureaux sont privés des réalités du terrain avec lesquelles ne peut pas marcher aussi bien l’approche théorique.
Cette dernière se fait la malle dans l’inconscient collectif dès qu’un individu est confronté aux réalités du terrain. En même temps, toute approche théorique est complice de l’inconscient qu’elle habite et qui en est dépendant.
C’est complexe bien sûr. Compliqué même, et il est exact que depuis que Christel et Anton sont amants, les choses bougent. Elles vont et viennent de l’un à l’autre, avec leur cascade de sentiments divers que l’approche théorique organise en jonglant avec quelques abstractions conceptuelles dont les réalités du bureau n’arrivent pas à avoir raison.

Anton a acheté un appartement.
Mais cet appartement, ils ne peuvent pas l’habiter. En effet, il est situé à Genève dans le quartier où se trouvent les bâtiments de l’ONU.
C’était important symboliquement pour Anton, et par conséquence contagieuse, pour Christel. La capitale

bien sûr abrite les bureaux de l'Organisation pour laquelle ils travaillent tous deux. Cette organisation est en relation avec l'ONU et les réunions de Genève, périodiquement, la concernent aussi.
Statut de consultant aussi. Bref, une fois tous les quinze jours, Anton se rend à Genève dans les locaux de l'ONU, pour participer à des travaux. À ces moments-là, Christel ne peut pas l'accompagner car elle est très occupée auprès de Madame Liu dont elle est devenue la première collaboratrice, autant dire son bras droit. Anton donc, habite l'appartement quatre ou cinq jours par mois seul. C'est un appartement dont l'achat a été programmé par l'approche théorique. Christel et Anton étant très attachés tous deux au fait de garder l'approche théorique dans toute sa fraîcheur burlesque. La préserver est pour eux une priorité à laquelle ils s'appliquent avec une certaine harmonie dévotionnelle. Surtout maintenant qu'ils sont amants. Il ne faudrait pas tout gâcher de cette relation.
Et c'est pourquoi ils font tout leur possible pour vivre au mieux, sans trop incarner certaines choses comme leur vie ensemble. Ils sont si occupés à sauvegarder, par l'approche théorique, leur amour, que tous les bâtons dans les roues qui peuvent survenir quant à la facilité de cohabiter, sont tout à fait bienvenus.
C'est dire qu'avec l'appartement à Genève, ils sont comblés. Dans la capitale, leur logement respectif, qu'ils ont gardés, sont l'un et l'autre trop petits pour pouvoir les abriter ensemble, ce qui facilite

beaucoup le maintien de l'approche théorique.
Ils baignent donc dans un bonheur que rien de réel ne venant troubler, ils peuvent continuer, dans une totale approche théorique, à imaginer, à conceptualiser avec beaucoup d'attention et de soin.
C'est très important pour l'un comme pour l'autre. C'est si fragile l'érotisme… quant à l'amour, n'en parlons pas, c'est un trésor à garder précieusement en dehors de tout pragmatisme réducteur.
Le combat mené par Anton et Christel pour à la fois être ensemble et continuer consciencieusement à tout organiser pour ne pas y parvenir, est en soi une occupation à plein temps, susceptible peut-être de préserver une relation parfaitement basée, construite et entretenue par l'approche théorique qui leur est commune.
Un détail à noter tout de même, c'est que si Christel vit cette approche théorique et toutes les conséquences qui en découlent avec une totale inconscience Anton, lui, est d'une lucidité absolue face à cette approche théorique qu'il connaît bien pour l'avoir parfaitement analysée et rejetée à une époque pas si lointaine de sa vie.

C'est pourquoi l'écrivain ici se permet de souligner que si Christel suit un mouvement naturel qu'elle croit, sans question, être le leur, Anton pour sa part suit le mouvement de Christel qu'il adopte par commodité à la fois pour faire avancer l'histoire et permettre à cette dernière des rebondissements inattendus dont il ne peut anticiper les effets

puisque l'écrivain lui-même n'en sait encore rien.
Anton, qui est passé maître dans l'art de lire son imagination créatrice se trouve là devant la plaque totalement lisse d'un mental tranquille où les mots viennent se poser par surprise, faisant des phrases qui, en les racontant, lui Anton ainsi que Christel, ne peuvent rien lui révéler du futur immédiat dans lequel l'écrivain n'est pas, non plus que son intellect.
Et Anton est très agacé par ce romancier, ce chroniqueur pourrait-on dire, dont l'instantanéité de création est couplée à une totale liberté intérieure.
C'est pour Anton qui prend au sérieux son rôle de personnage principal, une sorte de trahison. En effet, un créateur est censé composer une histoire avec des protagonistes dont il cerne les caractères. Comme un compositeur de musique trace une mélodie… en quelque sorte.
Mais pas du tout. Celui-là invente tant la mélodie des mots dans leur rythme propice au moment, qu'Anton a maintenant l'impression que rythme et mélodie se servent de ce créateur, son chroniqueur-romancier, pour s'exprimer, dans une improvisation totale. C'est déroutant pour un personnage comme Anton, si conscient par lui-même de cette approche théorique dont Christel est l'objet et dont lui-même se sent assez détaché à ce stade de l'histoire pour en être le sujet.

Les débordements sexuels peuplent la vie du couple d'amants avec une belle continuité dans l'improvisation qui se renouvelle de façon spectaculaire, les étonnant eux-mêmes.

En effet, sur ce plan de l’harmonie physique de deux corps, rien de tel que l’approche théorique bien vécue. Épanouie au maximum, elle fait des merveilles et dans les moments où ils y sont ensemble plongés, c’est un régal de voir à quel point l’entente semble d’une homogénéité si absolue qu’ils ont presque l’impression de ne plus faire qu’un. Presque, en effet, car si Christel en est convaincue, Anton, lui, n’est pas dupe.

Spectateur attentif de l’approche théorique de chacun face à la vie du couple et à l’amour qu’ils y partagent, Anton est conscient que rien n’attise mieux les relations intimes que cette approche abstraite d’une réalité qui en est auréolée comme un arbre de Noël que l’on décore. Ce ne sont plus les détails de la décoration du sapin qui apparaissent, mais l’ensemble, ainsi enjolivé qui fait illusion.

Mais Anton est conscient de toutes les parties de cette décoration constante qui fait de leur couple un sapin qu’il ne faudrait pas trop surcharger. Et puis un sapin éternellement vert ? ou un sapin coupé qui va forcément perdre ses aiguilles ? Ça l’écrivain-chroniqueur n’a pas encore décidé.

Pourtant cela aiderait Anton n’est-ce pas ? Cela l’aiderait pour la suite. Un sapin a pour vocation d’être le même été comme hiver. Mais ça, c’est dans une forêt, bien en terre, se dit Anton. Or leur couple n’a pas ses racines bien ancrées dans le sol puisqu’il a pour vocation, lui, l’approche théorique. Il ne faudrait pas, se dit Anton, que cet emmerdeur de chroniqueur-romancier se retrouve avec un

personnage devenu complètement dingue à cause de ses conneries à se laisser manipuler par l'inspiration de façon instantanée. Non mais ! Y'aurait vraiment des raisons de devenir dingue.
Un personnage de roman se sent quand même plus sécurisé quand il a tous ses repères et se trouve ainsi bien encadré dans la tête de celui qui l'a imaginé, non ? Et Anton est obligé d'être sans cesse sur le qui-vive. C'est vrai, c'est pas une vie, se dit-il encore. Sa relation à l'écrivain est pour Anton un véritable problème et il n'en parle pas à Christel pour ne pas l'inquiéter. Si en plus de l'approche théorique dont elle est inconsciente, elle sait que cette approche théorique lui vient de quelqu'un d'autre qui la traite comme un objet alors là, elle risque de disparaître complètement, par désespoir, dans l'ordinateur avec lequel elle a une relation dont Anton commence à devenir vraiment jaloux.

C'est après avoir fait l'amour avec Christel qu'Anton se sent vraiment mieux.
À ces moments-là, son chroniqueur-romancier ne s'étant pas foulé, la relation avec lui devient supportable. Anton est détendu, Christel absente dans un monde qui échappe à l'écrivain, il n'en parle donc pas. C'est le calme propice à un recul nécessaire avant de continuer cette histoire de fous où chacun épie l'autre pour ne pas se laisser avoir par des facéties incontrôlables. Bien entendu, cela ne dure pas.

Christel s'est endormie. Son approche théorique est au point mort et elle avec.
Anton s'est levé doucement. Il hésite à rentrer chez lui. L'écrivain voudrait le faire rentrer mais Anton résiste. Il peut bien de temps en temps rester dans cet appartement exigu avec plaisir, si tel est son propre désir, non ? Il n'y a pas trop de résistance ce soir côté chroniqueur, et c'est pourquoi, finalement, Anton décide, pour le dérouter, de rentrer. Et Anton se marre tout doucement. La soirée était bien partie, mais elle se fait maintenant la malle parce que d'un côté Christel dort, et de l'autre, lui Anton s'échappe du décor installé pour aller respirer un peu tranquillement chez lui.

Au volant de sa voiture, Anton réfléchit. La réflexion entre deux espaces, durant un trajet en voiture est toujours bénéfique, il l'a remarqué. Anton se demande si le chroniqueur-romancier sait qu'il est juif et que la grand-mère du côté de son père était arabe ? Anton l'a découvert depuis peu, au cours d'une illumination durant sa jouissance. Il a éjaculé et crac, ça a fait des chatouillis au sommet de son crâne et il a eu la vision – sans contestation possible – de cette partie de l'arbre généalogique familial avec une acuité terriblement réelle, acuité qui a débordé de l'approche théorique qu'il soigne avec beaucoup d'application.
Mais là, allez savoir pourquoi cette fois-là, l'éjaculation a débouché le canal de la mémoire en faisant sauter le bouchon de l'oubli posé au sommet du crâne ?

Bref. Maintenant Anton sait qu'il est juif et que sa grand-mère paternelle était arabe. Alors, mettez-vous à sa place, Anton est inquiet. Avec une ascendance pareille, imaginez ce qu'un chroniqueur-romancier, s'il le découvre, peut broder !
Anton n'ose même pas y penser. Il évite car avec cette relation pourrie qu'ils ont tous les deux, l'écrivain pourrait bien lire, entre les lignes, dans le crâne supposé de son héros. Et là ! devenir totalement hystérique et incontrôlable par son personnage, en l'occurrence Anton.

Du sang juif et du sang arabe, par les temps qui courent, c'est pas un cadeau. Anton ne veut pas choisir. Et cette saleté d'écrivain pourrait bien en faire un terroriste ! Israël, la Palestine. Les attentats. Les prises de position. Et le choix… le choix.
Anton ne supporterait pas de devoir choisir, il s'en sait incapable. Il faudrait qu'il tue l'arabe, sa grand-mère qui, de toute façon est déjà morte. Et puis occire une femme n'est pas dans ses compétences même si c'est une grand-mère chiante et maintenant inutile. Non l'approche théorique est trop importante, elle n'y survivrait pas. Ou alors, tuer sa grand-mère maternelle ? Sa mère ? Encore des femmes.
Non Anton ne peut pas. Même si la première est déjà morte, et même si le chroniqueur n'a pas encore fait apparaître la seconde. Dieu l'en garde !
Anton se sent déprimé. Il ne veut pas résumer symboliquement, à lui tout seul, le processus de paix entre Israël et la Palestine. Déjà qu'avec les

gouvernements, des mecs supers comme Sadate, des assassinats, Yitzhak Rabin… et des parlottes diplomatiques ils n'ont, à eux tous, réussi qu'à faire élire une droite qui, en Israël, bloque tout…
Déjà qu'ils se sont servis du terrorisme pour arriver à leurs fins respectives et que les morts pleuvent dès qu'un pétard explose. Et que ce n'est pas un canular mais une vraie menace grosse comme la plus grosse des saloperies qu'il n'ait jamais imaginée. Tuer à lui tout seul trois pauvres femmes de sa famille, responsables d'une lignée dont il ne sait pas encore s'il doit être fier ou pas, c'est trop pour Anton qui tente avec désespoir de ne rien laisser transparaître.
Avec les écrivains on ne sait jamais. Anton ne se sent pas devenir un personnage clé, comme ils disent, où en plus des universitaires viendront fourrer leur nez pour analyser, expliquer, le confondre avec l'auteur, ce fils de pute qui rafle tout, comme si le personnage n'était que sa création. Anton est en difficulté. Pour l'instant, pas de panique. Mais est-ce que cela va durer ?
C'est qu'il observe son chroniqueur-romancier et que de la façon dont il travaille, Anton se demande si tout ce qu'il est en train de penser en cachette dans l'intimité de son personnage ne va pas tomber tout cuit sur la feuille blanche qui attend d'être remplie.
Anton est stressé et il ne peut même pas prendre l'une de ces pilules sur le bureau du chroniqueur-romancier qui lui, est dans un état pas frais.
C'est que le personnage lui cache tant de choses,

qu'elles se bousculent au portillon de son imagination en faisant un fracas insupportable. D'ailleurs Anton qui vient d'arriver chez lui ferme vite sa porte pour ne pas être pollué par ce bruit. Décidément c'est dur la vie. Approche théorique ou pas, quand on est dans la merde, c'est de la bouse avec une odeur pestilentielle qui pollue aussi la tête même si le caca qu'elle produit, cette tête, est inodore pour la majorité. Et Anton, aussi, en est convaincu. Une fois la porte refermée sur lui, Anton s'y adosse, tournant le dos au bureau de l'écrivain et à sa feuille de papier, à son gros stylo et à ses angoisses… ouf ! je l'ai échappé belle… pour l'instant ! Et Christel qui roupille, quelle chance elle a. Moi, je suis trop proche de l'imagination de cet écrivain de merde, je peux pas fermer l'œil.

Bien décidé à profiter d'un moment de répit, Anton va se plonger dans un bain salvateur et protecteur. En effet, le bain est un bain. Qu'en dire sinon que c'est relaxant ? D'ailleurs c'est marrant, l'écrivain aussi a décidé de prendre un bain. Comme quoi…

L’histoire s’étant arrêtée pour un moment, Anton a pu se régénérer dans l’approche théorique avec un grand plaisir. Pas d’action. Pas de propos ou de répliques. Pas de décor. Pas de vigilance.

L’écrivain était occupé ailleurs et Anton s’est retrouvé en amoureux avec Christel, tandis que ce foutu écrivain les laissait en paix. C’est ainsi qu’Anton et Christel décidèrent de prendre des vacances et ils sortirent donc de la tête de l’écrivain pour aller se balader ailleurs et prendre un peu d’oxygène.

Christel ne sachant pas qu’elle sortait de la tête d’un écrivain a cru bêtement sortir de chez elle. Anton lui apprécie pleinement ce départ parce qu’il sait, lui, à quel point ce sont de véritables vacances. Bien qu’un peu dérouté de ne plus être dans la tête d’un autre, Anton essaye d’assumer l’épreuve de l’autonomie qu’il traverse. En effet l’approche théorique sous-entend une dépendance. Et quelle que soit cette dernière, pour se manifester pleinement et s’épanouir, l’approche théorique en a besoin.

C’est pourquoi Anton qui entre de plain-pied dans une phase d’autonomie est un peu perdu. Mais curieusement l’inconscience de Christel devient sa principale béquille. Obligé de jouer son rôle d’amant

protecteur, voire paternaliste, Anton va composer avec sa réalité de personnage, une approche théorique de l'abstraction matérialisable qu'il se propose de jouer avec talent. Car au moins, il sait parce que l'écrivain en a, qu'il a du talent. Et ça le rassure. C'est vrai qu'avec un minimum de talent, l'on peut se faire une vie d'apparences, s'y identifier assez extérieurement pour que les autres croient dur comme fer à la réalité totale de ce qu'ils constatent de visu, oubliant, parce qu'ils sont trop cons, que l'apparence est l'effet de l'approche théorique, et qu'elle n'est que cela.

Sur le puzzle grandiose de l'imagination collective encombrée par les archétypes dont nos sentiments tirent les ficelles invisibles, nous actionnons cette marionnette invisible à l'inconscience de laquelle, identifiés, nous devenons chacun, Christel et moi-même, les protagonistes d'une intelligence qui en organise les vies.

Et si certains se posent la question de Dieu, moi, Anton, je sais que mon Dieu est l'écrivain puisqu'il est censé être tout-puissant. Mais, voilà, Il ne l'est pas, tout comme l'autre Dieu, parce que moi, Anton, personnage ambigu, j'installe une dualité au cœur de l'histoire avec assez de persévérance invisible pour que mon Dieu – chroniqueur-écrivain – ne puisse pas n'en faire et n'en écrire qu'à sa tête, mais à la mienne aussi. En fait moi, Anton, je suis l'expression d'une dualité parfaite dont l'approche théorique étant le nid, l'écrivain, lui, s'y trouve aussi confronté.

C’est pourquoi l’on parle à son sujet de « littérature » et non pas de vie.
Mais ce que personne ne sait, parce que c’est inconscient, c’est que littérature et vie sont intimement liées. Mieux vaut tous les laisser croire le contraire, sans cela ils seraient confrontés aussi à l’approche théorique dans leur propre réalité et cela risque de les déranger beaucoup.
Seuls les personnages, les écrivains et leurs histoires peuvent être fous.
Mais si maintenant ils savent que lecteurs, analystes et universitaires le sont aussi, où va-t-on ?
Anton est persuadé que les fous ne doivent pas savoir qu’ils le sont, sinon ils deviennent des sages. Et que ferait-on, Grand Dieu, d’un monde de sages ? Se disant cela, Anton se rend compte qu’il vient de poser une question à son écrivain. Énervé par cette bévue en plein début de ses vacances, Anton tente d’effacer de l’invisible cette phrase pour ne pas qu’elle tombe dans le piège de la tête de l’écrivain. Sinon, mes vacances sont foutues, se dit-il. Il y parvient, croit-il. Et c’est ainsi qu’Anton et Christel partent en vacances pour une durée indéterminée, dans la tête du chroniqueur-romancier, ce qui leur laisse toute latitude pour profiter l’un de l’autre en toute béatitude.

Rejoindre Christel dans son inconsciente approche théorique semble pour l’heure, à Anton, le plus délicieux projet qui soit.

4

Christel et Anton sont arrivés très tôt à Genève par le premier vol. Aérer l'appartement que découvre Christel avec plaisir. Quelques jours chez eux étaient importants pour ces jeunes amants et Anton se dit que Genève est une ville idéale pour des vacances. Pourquoi ? Il n'en sait trop rien maintenant qu'il n'a plus de chroniqueur-romancier sur le dos, et il s'en moque, d'autant que Christel a l'air si content que cela rend les choses entre eux simples.

À Genève Anton est un familier de l'ONU. L'organisation des organisations, comme aime à répéter Christel. Pourquoi ? Il n'en sait rien, pas plus qu'elle. Simplement elle aime à répéter certaines phrases programmées par l'écrivain sans doute. Elle dit donc des mots, en souriant d'un air entendu qui n'y entend rien du tout. Mais Anton est un compagnon accommodant. Peu importe, c'est bien ainsi, il suffit avec Christel de ne pas entrer dans un processus de questions-réponses. Il faut laisser dire. Elle oublie d'ailleurs aussitôt, ce qui est très pratique. Christel ne s'occupe non plus jamais d'argent. C'est Anton qui veille au grain de ce côté. Avec son gain du loto, tout va bien. Il a réussi à garder cela bien secret, et il se demande

parfois si Christel elle-même, s’en souvient. Prudent, il ne lui en parle pas. L’épisode des 150 000 francs jetés dans les chiottes a suffi. Christel dans la tête de l’écrivain, n’était pas compétente pour gérer quoi que ce soit, Anton en a pris bonne note. Dorénavant, il ne prend plus aucun risque, et les vacances s’annoncent ainsi paisibles.

Christel, comme toujours, n’est pas femme à sauter au plafond. Pourtant son enthousiasme non dissimulé pour le lac, le jet d’eau, la terrasse du *Hilton* et les Häagen-Dazs que l’on y sert et qu’ils y dégustent à l’heure du thé, surprend Anton. Il découvre une Christel gaie, espiègle presque drôle par moments. Comment dire ? Elle est fantasque. Se met à sauter comme une petite fille devant les vitrines des joailliers, entre et regarde, émerveillée, des pierres précieuses non montées, elle en a même mis une dans la bouche parce qu’elle la disait ressembler à un bonbon. Évidemment, dans l’atmosphère cossue de cette boutique, cela a fait désordre. Et Anton en a eu des sueurs froides. Il ne veut même pas penser à ce qui aurait pu se passer si par mégarde elle l’avait avalée ! Christel est devenue curieuse, trépidante et terriblement dissipée.

Anton a du mal à gérer la situation. Il lui a pourtant offert une pierre qu’elle ne voulait pas quitter. Elle s’est assise dans une boutique avec cette pierre non montée dans le creux de sa main et elle est tout à coup devenue si tranquille que tout le monde s’est

inquiété. Même les autres clients la regardaient d'un air d'avoir deux airs. Quant à Christel elle ne savait que répéter que cette pierre l'attendait et que c'était une vraie rencontre. Anton, le plus naturellement possible, a donc joué les maris-gâteaux en offrant la pierre à Christel. C'est une topaze de feu. Pierre orange, jolie, c'est vrai. Mais pourquoi cette pierre-là et pas une autre parmi les nombreuses qu'ils ont vues ? Ça Anton ne sait pas. Dès qu'Anton a eu acheté la pierre, Christel s'est remise à sauter dans tous les sens, elle a même sauté au cou du vendeur en le remerciant chaleureusement pour lui avoir gardé cette pierre, jusqu'à ce jour. C'était ridicule et Anton a bien dû sourire et jouer les amoureux éperdus pour faire passer toutes ces extravagances comme si c'était parfaitement naturel. Anton est sorti de là épuisé.
Christel remontée comme un ressort. Ils sont rentrés après avoir fait quelques courses au rayon alimentation du Grand Passage et les voilà dans leur appartement somptueux dans le petit immeuble moderne habité par des fonctionnaires internationaux.
Christel a décidé de préparer le repas. Plateau-télévision, elle en rêve depuis des mois. Anton a pris un bain. Christel, une douche. Elle a mis sa topaze de feu dans un petit sac en soie autour de son cou. Et elle chante à tue-tête en faisant une salade comme ils les aiment.
Anton est surpris par Christel.
Christel est tout à fait naturelle, comme si elle avait toujours été ainsi.

Et Anton qui s’est installé dans le salon pour lire *le Monde*, et *la Gazette de Genève* l’observe du coin de l’œil en se demandant ce qui est en train de se passer. La soirée s’annonce bien. Ils regardent une chaîne française à la télé et si ce n’était l’agitation sulfureuse de Christel, tout semblerait tout à fait normal à Anton.
Ce dernier se demande si « normal » est bien le mot. Mais, faute d’écrivain il n’en trouve pas d’autre. Quand même il se demande où est passé le fil de conduite de Christel. Elle est si totalement dans son approche théorique que c’en est inquiétant.
Ce qui se conçoit ou se passe comme un fantasme ou un rêve, eh bien Christel le fait, le dit, le pense et le vit. C’est très déroutant pour Anton, cette façon qu’elle a de hurler tout à coup ou de sauter puis de se pendre à son cou ou à celui d’un vendeur en tenant des propos incongrus.
Anton doit se rendre à l’évidence, Christel n’est plus qu’approche théorique.
Et qui plus est, cette approche théorique devient sa réalité à lui, ce dont Christel ne se rend pas du tout compte. Et Anton, se le dit : c’est cauchemardesque.
À chaque fois que Christel se calme, il espère que cette fois est la bonne, mais après quelques instants, elle rebondit comme une balle folle, atomisant son approche théorique qu’elle projette directement dans leurs vacances.
Anton, pourtant, a décidé de ne rien montrer. De faire comme si tout était parfaitement okay. Pourquoi « okay » ? se demande-t-il. Parce que ce mot et pas un

autre est venu d’il ne sait où. Et peu importe. Ce mot est venu à son secours. C’est « okay ».
C’est alors que Christel qui a été chercher du vin dans la cuisine revient en dansant, une bouteille de Bordeaux St-Émilion dans les mains et en chantant « okay » cet « okay » comme un refrain qui lui tomberait des nues mais qu’elle connaîtrait depuis toujours.
– Mais qu’est-ce que tu chantes là ? demande Anton.
– Okay… kay… kay. O… Ô… OO ! kay… s’exclame-t-elle sur toute la gamme des notes disponibles à sa soudaine fantaisie.
Anton a décidé de rire. Alors Christel montant sur le canapé et sautant, s’arrête pour boire à la bouteille et en vider le tiers d’un glouglou pour le moins étonnant.
Anton a pris la bouteille pour faire comme elle. Puis tous deux s’assoient pour regarder un film. Le calme à nouveau. Ouf, se dit Anton dont la journée a été dure, dure.

Christel un peu ivre s’est endormie pendant le film qu’Anton a pu regarder tranquillement jusqu’au bout prenant partie pour des personnages de fiction dont il se sent solidaire.
Cette première soirée de vacances s’est finalement bien passée et Anton porte Christel jusqu’au grand lit de leur chambre où il la couche comme une poupée de chiffon, avant de la rejoindre. Anton n’aime pas beaucoup la nuit d’habitude lorsqu’il est dans la tête de l’écrivain. Mais ce soir c’est différent. Il est à

Genève avec Christel, les vacances sont bien commencées, et la nuit l'engloutit d'oubli, dans un livre qui n'est pas encore écrit, sur fond de vacances dont il a bien l'intention de profiter.

Quelques voitures dérangent l'aube genevoise réveillant Anton qui a pourtant la très nette impression de n'avoir pas dormi ou très peu. Christel dort encore comme posée sur le matelas tel un paquet. Un paquet ? Anton hésite en la regardant dormir ainsi, exclue du monde. Quel monde ? Elle a l'air tellement morte que tout à coup Anton a peur. De quoi ?
Impossible à définir. Il se lève donc sans précaution particulière ; mais elle ne bouge pas. A-t-on déjà vu des morts se lever ? Il y a eu des exemples lui semble-t-il, mais Christel est trop ordinaire pour cela. C'est impossible. Si elle est morte, elle le restera, jusqu'à nouvel ordre. Ordre ? De qui ?
Anton, en se dirigeant vers la cuisine pour se faire un café des familles comme l'imagination la plus nulle, même de la part d'un écrivain, est capable de le penser, de le peindre, de l'écrire.
Peut-on mettre en musique un « café des familles » ?
Anton sent son approche théorique toujours sur le point de basculer et pourtant il fait quotidiennement de gros effort au point de ne plus même savoir si Christel est morte ou pas ?!

Anton pense qu'il fait vraiment son maximum et que personne ne peut lui demander plus et a fortiori,

lui suggérer plus. Quoique…
Depuis le balcon, Anton a une vue magnifique. Il y a tant de parcs et de verdure à Genève que cette ville est, comme lui ce matin, hors du temps.
Il se sent un espace intérieur commun avec Genève. Dans le fond à droite, l'ONU. C'est assez beau vu d'ici. Et comme c'est curieux, l'ONU est toujours, à la fois grouillant et désert de monde.
Est-ce dû à ces espaces verts au centre desquels les bâtiments déploient leur architecture ? Est-ce un symbole de ce monde que l'organisation est censée représenter ? Pire, l'ONU serait-elle un immense symbole dont il faudrait trouver la clé de chaque pays membre. Pays, nation, gouvernement, les mots se bousculent un peu.
Anton, debout sur le balcon a soudain l'impression que la ville est déserte. Les voitures ne passent plus. On les dirait parties pour un pays lointain. Rien ne bouge. Christel est sûrement toujours morte. Et moi, se dit Anton, je ne sais même pas ce que je fous là, dans cette ville fantôme avec pour tout plaisir cette odeur de café qui vient de la cuisine. Et peut-être que je suis en train de la rêver, tellement je ne suis plus sûr de rien. Anton rit. Ai-je jamais été sûr de quoi que ce soit ?
À part ce traumatisme des 150 000 francs jetés dans les chiottes par une femme qui n'est peut-être même pas vivante ? Et ça c'est le comble ! Se faire piéger de façon théorique par l'approche d'une morte face à l'argent.
Évidemment que cela ne pouvait pas coller. Anton

est pris entre une envie de rire et une très forte envie de s’envoler dans le ciel lisse et vide – pas un seul nuage pour l’aider – de cette ville qui dort, déserte, dans son regard à lui. Car il doute, Anton. Si ça se trouve, il y a une foule totale dans les rues et moi je suis si vide d’elle, qu’ils se vengent tous.
Et peut-être même qu’ils me regardent, là, sur mon balcon. Dans le doute, Anton fait un bras d’honneur. Une fois, deux fois. Pour être sûr qu’on ne le prend pas pour un con. Et puis s’il n’y a vraiment personne, alors l’ONU sans aucun doute les prendra pour elle. De toute façon, un bras d’honneur, deux, ça n’est jamais perdu pour tout le monde. Avec tous ces fils de putes qui se prennent pour des sauveurs de l’humanité…
L’approche théorique du café est bonne.
Faut-il le boire ?
Anton se pose la question, car il n’y a pas de raison de ne pas gamberger en vacances. C’est un bon exercice. En tant que personnage de roman, la mémoire de son écrivain lui manque. Mais Anton a assez puisé dans cette tête de dingue pour en avoir de beaux restes en réserve pendant ses vacances. Il n’est donc pas inquiet à ce sujet.
En revanche, Christel qui ne sait toujours rien, est en danger de mort – si ce n’est déjà fait – ou de léthargie profonde. Sans le moteur de l’imagination du chroniqueur-romancier, Christel n’est rien. Rien du tout. D’où l’importance pour Anton de savoir.
Au moins, il peut éviter certaines trappes desquelles il est difficile de sortir sain et sauf. Sain d’histoire,

et sauf de la folie qui, quoi qu'on en dise est une pathologie contagieuse. Il n'y a même rien de plus contagieux que la folie. Parce qu'elle s'attrape par le cerveau et que le danger vient du mental qui lui se ballade entre imagination, irréel, réalité et tout un tas d'invisibilités dangereuses au point d'engloutir le tout et vous avec.
Ceux qui disent ou croient que la folie se cantonne dans certains cerveaux ont tort. Il n'y a pas plus contaminant, et on voit bien que ceux qui disent le contraire n'ont jamais habité dans un cerveau atteint. Ce qui n'est pas le cas d'Anton. Il connaît bien maintenant le cerveau de son écrivain et il fait gaffe, Anton. Danger. Il y a de vrais périls en cette demeure cachée.

Finalement Anton décide de boire son café. Laissant l'approche théorique se morfondre sur le paysage vide, d'une ville vide où l'ONU a l'air d'un gros gâteau, dont aucune part ne sera jamais égale à une autre, qui trône comme un défi, en se planquant quand même dans un immense parc avec des pelouses bien tondues, comme tous ceux qui ont à faire avec ceux qui y déambulent et y travaillent.
Il y a tellement d'institutionnalisation là-dedans que même les gens ont des mentalités cadrées, recadrées, encadrées par tous les échelons qui montent et descendent de ces états membres.
Des membres agités ou immobiles, et les extrêmes se rejoignent, dépendant des fluctuations planétaires de ces sursauts monstrueux que l'on appelle

pudiquement des conflits.
Après, on compte les morts. Et ils sont très forts pour compter les morts. Anton se promet que si Christel est vraiment morte il faudra qu'il aille la déclarer à l'ONU. C'est vrai c'est important parce que c'est l'Organisation la plus compétente en approche théorique. Peut-être sauront-ils quoi faire du corps ? De toute manière se dit Anton, ils l'ajouteront à leur longue liste des victimes de l'approche théorique à haut niveau, et ce sera une reconnaissance pour Christel qui ne s'est même jamais reconnue elle-même.
En tant que personnage de roman, Christel a droit à une épitaphe aussi.
Et figurer dans le grand livre onusien des victimes de l'approche théorique est vraiment un honneur qu'il doit, lui Anton, son amant, son époux, son compagnon, lui faciliter.
Faire entrer une adepte de l'approche théorique ayant appliqué de façon nette dans sa vie une approche théorique rigoriste avec elle-même – et le pognon ! – ça, pour l'ONU, doit être rare. Ils n'ont pas là-dedans coutume de rencontrer des gens qui leur font concurrence. Et pour cause, il n'y en a pas.
Christel l'a fait parce qu'elle était dans la tête d'un écrivain un peu fou. Un peu ? Mais comme elle n'en a jamais eu conscience, Anton se promet qu'il n'en dira rien à l'ONU. Ils n'ont pas besoin de savoir qu'il y a des mecs sur terre, qui peuvent soient-ils écrivains – voir et discerner avec lucidité leurs saloperies !

Non par fidélité à son géniteur littéraire, Anton ne dira rien.
Les onusiens pathologiquement irrécupérables pourraient répliquer que tout cela n'est que romanesque. Et qu'est-ce qu'ils en savent ? Ils ne sont même pas foutus de détecter leur propre approche théorique. Alors quand on voit où ça a mené Christel, Anton se demande si dans cette grande baraque de l'ONU, ils ne sont pas eux aussi tous morts, dans la plus grande indifférence de chacun qui, croyant l'autre vivant, lui donne vie.
Quelle merde, se dit Anton. Je peux certes déclarer Christel sur leur liste. Mais je ne peux pas les déclarer eux, ils seraient capables, ces inconscients chroniques, de m'envoyer dans un de leurs pays poubelles des Occidentaux. Vous savez, ces pays où ils sont partout les onusiens des États membres, mais où il n'y a que des mercenaires qui se font prendre et vont en taule !
Et Anton ne se sent pas programmé pour devenir mercenaire en Afrique ou ailleurs. Même son chroniqueur-romancier n'y a pas pensé. Alors les onusiens vont pas me faire chier, non ? Je ne me laisserai pas faire.

Après avoir bu son café, faisant ainsi une entorse gastronomique à son approche théorique, Anton retourne dans la chambre. Christel est toujours morte. Il met un petit miroir sous son nez. Rien. Mais un personnage de roman émet-il de la buée en respirant ? Pas sûr. Anton n'est pas plus avancé. Il décide donc de s'habiller et d'aller à l'ONU, après tout, spécialistes

de l’approche théorique, ils pourront peut-être l’aider ? Il laisse donc Christel qui ne risque plus rien sans romancier et sans vie, pour se rendre à l’ONU.
Étant connu de l’ONU à cause de l’organisation dans laquelle il travaille, Anton entre sans problème. Toutefois, à côté de l’accueil, juste après le portail, auprès de la petite guérite, il a la surprise de constater que sous l’un des grands arbres de l’allée principale, Churchill est en train de fumer un cigare en grande conversation avec un homme. En se rapprochant, parce qu’Anton est obligé de passer devant eux, il se rend compte que Roosevelt est l’autre homme. Les deux hommes le regardent et Churchill, agitant son cigare, lui fait signe de s’approcher. Anton se retourne, pas très sûr que ce signe s’adresse à lui, mais c’est bien pour lui.

Il se dirige donc vers les deux hommes qu’il rencontre pour la première fois ; sans les connaître trop bien, il sait que l’ONU leur doit beaucoup. Anton n’est pas calé en histoire, il sait que l’un est anglais, l’autre américain et ex-Président des États-Unis. Mais il se demande ce qu’ils foutent là, ils ne sont pas supposés être en 1998 dans l’allée principale qui mène, à Genève, aux bâtiments de l’ONU, qui plus est le jour où Anton décide d’aller déclarer la mort de Christel.

Churchill parle français avec un accent très fort.
L’Américain, lui, se contente de scruter Anton avec beaucoup d’attention. Apparemment ils le connaissent tous deux.

– Cher ami, nous sommes heureux de vous rencontrer. Nous savons aussi la raison de votre présence et c’est pourquoi nous avons décidé de vous attendre.
Anton est très étonné, mais il attend la suite comme dans un roman, chaque chose en son temps.

– Vous savez… Non, vous ne savez pas, mais nous sommes là très souvent, et à New York aussi. Et nous attendons depuis longtemps quelqu’un comme vous.
Churchill secoue la cendre de son cigare qui menace d’approche théorique la chaussure d’Anton mais s’écrase finalement sur le bitume, à côté.
– Oui, continue Churchill, mon ami Roosevelt et moi-même sommes très attachés à l’ONU comme vous ne le savez pas encore. Au point de veiller sur ses mécanismes qui se sont grippés si souvent que nous n’en comptons plus les fois. Et puis vous comprenez, cette approche théorique est une calamité mondiale…
Anton se sent gêné tout à coup. Churchill poursuit, notant son malaise :

– … Cher ami, vous appartenez, comme nous maintenant, à un monde où l’approche théorique est permise et de mise. En effet imaginez un seul instant que l’invisible devienne visible pour tous les hôtes de cette planète. Il n’y aurait plus assez de place d’une part, et d’autre part, nous pouvons comprendre, en l’anticipant pour l’éviter, la panique qui régnerait. Les gens deviendraient fous.
Ici, il n’y a que vous qui pouvez nous voir et nous parler, parce que vous êtes un personnage dont la

naissance a eu lieu dans l'invisiblement secret d'une tête de romancier. Mais si tous les personnages comme vous se mettaient à être conscients et à se mêler à ceux que l'on dit vivants, alors ce serait la panique à bord de ce grand vaisseau de l'Humanité.
Churchill fait un sourire à Anton qui lui répond par un sourire timide. Il se sent honoré d'être connu et apprécié. C'est agréable et Churchill est très sympathique. Ce dernier continue :
– Vous êtes, à ma connaissance, le premier héros de roman – même si l'écrivain l'appelle chronique – à être conscient de votre sort au point de pouvoir vous en dégager pour entrer dans le monde rationnel des habitants de cette planète qui nous est chère. C'est pourquoi, avec Roosevelt, nous avons décidé de vous attendre et de vous parler.
– Je ne vois pourtant pas en quoi je puis vous être utile.
– À nous, plus. Ou pas, comme vous voudrez… Mais au monde, peut-être. Ils dorment, vous comprenez ? Je veux parler de la majorité des administrés de partout. Alors on ne s'est pas tapé les guerres, les traités, la paix, pour rien, n'est-ce pas ? Ça continue, vous voyez bien ? Et en plus les décisions sont de plus en plus lentes et complexes à prendre à cause de l'interdépendance démoniaque que vivent les États. C'est là que vous entrez en scène.

Churchill est manifestement content de lui. Il tire tranquillement une bouffée de son cigare avant de poursuivre :

– Il faut mettre un pétard pour faire exploser cette approche théorique chronique, afin d'ouvrir une brèche dans les mentalités pour que les consciences aient une opportunité de se réveiller. Regardez Christel. Eh bien, chacun ici est une Christel en puissance qui dort déjà dans son approche théorique et que guette une mort humaine et non clinique forcément. Il faut briser le complot du silence des non-dits en faisant atomiser cette approche théorique néfaste aux mondes : politiciens, diplomatiques, économiques et autres… Mon petit Anton, vous êtes l'homme de la situation. Nous sommes fiers de vous avoir trouvé.
– Où m'avez-vous trouvé ?
En posant cette question, Anton a peur de la réponse qu'il craint d'entendre formuler par Churchill. Mais Churchill ne répond que par un clin d'œil, comme pour sceller une évidence qu'il est inutile de souligner autrement.
Anton sait maintenant que c'est dans la tête de son écrivain-chroniqueur-romancier que cela s'est passé, et que c'est pour cela qu'il est parti en vacances.
Des vacances pour laisser à Anton, Churchill et Roosevelt l'opportunité de se rencontrer de façon crédible devant l'ONU, à Genève. Ben voyons !
Mais comme Churchill et Roosevelt ont l'air très heureux, Anton décide de l'être aussi pour ne pas vexer des personnages aussi prestigieux.
Au fond, Anton est flatté que son écrivain lui fasse assez confiance pour le laisser gérer ce problème seul. Ce qui prouve que l'écrivain a une certaine estime

pour son personnage.
Anton ne sait toujours pas ce qu'ils attendent de lui, maintenant.
– Nous n'attendons rien d'autre de vous que ce que vous alliez faire. Mais nous voulons que vous sachiez que vous n'êtes pas seul. Nous sommes avec vous et nous vous soutenons. Il faut faire exploser l'approche théorique, et vous seul la vivez avec une conscience assez aiguë de ce qu'elle est pour y parvenir.
Anton comprend enfin. Et il ne peut s'empêcher d'être flatté.

– Si nous étions encore de ce monde, dit alors Churchill en montrant Genève et l'ONU d'un geste armé de son cigare, nous aimerions vous ressembler assez pour oser, dans les positions qui furent les nôtres, ce que vous allez faire aujourd'hui.
Il n'y a pas assez de personnages de roman susceptibles de prendre vie au point d'inspirer les morts-vivants qui nous entourent, que nous voyons encore et qui nous ignorent superbement en nous cantonnant dans des manuels d'histoire ! Bullshit! Fuck them all!
Churchill est devenu tout rouge d'énervement. Et, se calmant, il regarde Roosevelt en disant :
– Shall we go?
Ce qu'ils font.

5

Il est toujours très difficile, à l'ONU, quand on arrive comme cela, à l'improviste, de trouver qui voir. Ils sont là ou pas, dans les couloirs ou dans les bureaux, et en plus, pense Anton suivi par Churchill et Roosevelt, « l'improviste » ne marche pas du tout avec l'approche théorique qui a besoin, pour s'épanouir, juste du contraire. Lenteur prévisionnelle et réflexion interminable sont les meilleures garantes de l'approche théorique qui, en ce moment, connaît ses plus beaux jours.
Finalement, Anton se retrouve, flanqué de ses deux accompagnateurs invisibles, dans un bureau clair et bien meublé.
Un responsable des statistiques mondiales au service de l'ONU le reçoit parce qu'il a annoncé qu'il représentait son organisation, bien connue ici. L'homme a quarante ans, c'est un cadre international à limites bien cernées, déterminé dans son travail et expert en écritures de statistiques. C'est un bon onusien, fier de l'être.
Anton lui annonce donc la raison de sa visite par une première question.
– Comment recensez-vous le matériau de vos statistiques ?
La question n'est pas anodine, elle peut même paraître

bizarre. Mais le cadre responsable international onusien qui n'en a pas écouté d'autres, se lance dans le seul propos qu'il connaît bien. Sortant, preuves à l'appui, tout un tas de brochures et de paperasses pour montrer qu'ici on travaille, et que c'est du sérieux.
Les statistiques des mortalités d'enfants victimes de guerres ou de violences sexuelles, tout y passe avec la froide lucidité de cette approche théorique qu'Anton connaît bien et qu'il reconnaît donc instantanément.
Churchill piaffe. Roosevelt a l'air plutôt triste. Ils se sont tapé guerres et traités, ont échappé à d'immenses dangers diplomatico-négociateurs, en sont sortis… pour assister aujourd'hui à ce spectacle navrant d'un fonctionnaire international tout juste bon à compter les pions innocents qui tombent pour des raisons qui n'en sont pas. La mocheté, la médiocrité et la connerie sont maintenant assises autour du mec qui compte les macchabées.
Elles se marrent parce qu'elles sont trois et qu'elles se mesurent aux trois en face, ignorant le mec fonctionnaire qu'elles manipulent depuis assez longtemps pour être sûres qu'il ne peut plus se passer d'elles. Anton a chaud.
Tout ce monde tient de la place dans le bureau et il manque d'oxygène, on dirait que tous les macchabées du monde ont quitté leurs cimetières pour venir voir si enfin on allait coincer les enfants de salauds qui, au nom des valeurs diverses de ces paumés qui dirigent, les ont envoyés au trou. Et si

on allait leur rendre justice autrement que par des statistiques.
« C'est pas gagné », se dit Anton qui, se sentant très soutenu, à l'inverse du fonctionnaire, demande à ce dernier :
– Est-ce que vous prenez les déclarations isolées pour ces statistiques ?
Et le fonctionnaire se lance dans des explications où l'institutionnel + l'institutionnel = l'institutionnel. Ce dont il se gargarise avec fierté.
Anton récidive.
– Voilà, moi j'ai une morte que je voudrais ajouter à votre liste. Mais il faut créer une autre liste.
Le fonctionnaire s'est tu. Il ne comprend pas. Cela se voit.
– Une morte ? laisse-t-il tomber, incertain.
– Oui, une morte, victime de l'approche théorique. Elle s'y est tellement enfoncée qu'elle n'a pas pu en sortir.
Apparemment « l'approche théorique » est inconnue au bataillon du langage codé institutionnel.
– Victime, vous dites, de… ?
Le fonctionnaire reste très correct, calme.
– L'approche théorique. Vous savez ? C'est ce que vous faites quand vous comptez les macchabées et qu'ils deviennent une écriture sur une feuille de papier, une liste dans un ordinateur ou l'objet d'une brochure à distribuer pour faire passer l'information. APPROCHE THÉ-O-RI-QUE. Anton a détaché les syllabes pour marquer ses propos et tenter de faire entrer le mot dans la tête de ce crétin d'onusien.

Ce dernier reprend :
– Approche théorique ?
– Oui, il y a des morts, de trop peu nombreuses victimes, hélas, mais ça arrive, il faudrait donc ouvrir une liste à part, ce serait bien de voir si les statistiques augmentent, ce qui serait encourageant pour une organisation qui se veut aussi proche des gouvernements que l'ONU. Parce que les États, ce sont les peuples, finalement. Et vous savez, l'approche théorique est très contagieuse, elle est partie d'en haut, et maintenant ça gagne les gens dans la rue. Question de survie. Et ils en meurent. Alors moi j'ai une morte, elle n'est pas très loin et elle attend d'être recensée comme victime de son approche théorique. C'est une opportunité à long terme, de nous en sortir tous. C'est important, je crois.
– Certes, a murmuré le fonctionnaire en faisant un trop gentil sourire pour qu'Anton le croit sincère. Certes… répète-t-il, prudent.

Churchill est passé derrière le bureau et il prévient Anton que cet enfant onusien de pute mondiale a actionné le signal de sécurité. La mocheté, la médiocrité et la connerie se sont barrées, trop couardes pour soutenir leur marionnette d'onusien en péril. Roosevelt a rejoint Churchill et tous deux se mettent à chatouiller l'onusien qui commence à se tordre de rire sur son siège. Anton est ravi, il s'empare des statistiques et les lance en pluie dans la pièce. Le fonctionnaire croule de rire sous les chatouilles que lui administrent les deux grands hommes se vengeant ainsi

de cinquante ans d'approche théorique avec un bonheur non dissimulé.
C'est à ce moment-là, alors qu'Anton s'est rassis pour assister au spectacle avec le plus grand calme qu'entrent deux malabars qui n'ont rien à voir avec le chewing-gum, suivis par deux hommes en blanc, infirmiers sans doute. Ils sont quatre et ont un mal fou à maîtriser le fonctionnaire qui s'étouffe de rire. Enfin les deux hommes en blanc l'emmènent dans une camisole vite bouclée tandis que les officiers de la sécurité s'excusent et demandent à Anton s'ils peuvent l'interroger. Ce qu'Anton accepte.
– Votre nom, Monsieur ?
– Anton Ella.
– C'est votre prénom ? Vous êtes italienne ?
– Si la sécurité pète les plombs aussi, c'est plutôt bon signe, dit Churchill à Anton en riant.
Anton acquiesce avant de répondre :
– Prénom Anton, sexe masculin, nom Ella, je suis français d'origine russe, juif par ma mère et arabe par ma grand-mère paternelle.
Anton ne sait plus si c'est le bon ordre des choses puisqu'il n'a pas de mémoire du sang. Roosevelt lui fait signe de ne pas en rajouter, mais cela fait rire Churchill.
– Bon, mais votre nationalité ?
– Française bâtarde.
– Bon.
L'officier en civil note consciencieusement avant de continuer :
– Motif de votre visite ?
– Déclaration d'une morte victime de l'approche théorique.

– Morte quand ?
– Ce matin.
– Où ?
– Sur son lit.
– Avez-vous fait constater le décès ? Par qui ?
– Par un miroir qui est formel.
– Comment s’est déclarée la maladie ?
– Par mégarde. Inconscience. Et puis ensuite, c’est foudroyant. Elle a été foudroyée.
Anton essuie une larme qui fait partie de son approche théorique.
L’officier a l’air ému.
Churchill et Roosevelt sont pliés de rire. Churchill est obligé de faire pipi. Ce qu’il décide de faire sur l’officier qui n’y voit que du feu ! Pour la première fois de sa vie Anton a envie de rire. Mais il ne voudrait pas suivre le chemin du fonctionnaire qu’ils ont dû calmer et enfermer maintenant. Il se retient donc.
– Peut-on vous aider pour les formalités d’enterrement et de rapatriement ?
– Non, mais pour les statistiques ce serait important d’ouvrir une liste pour cette mortalité par approche théorique que nous risquons de voir récidiver de plus en plus.
Le fonctionnaire responsable des statistiques était d’accord.
– Ah bon ! Alors je vais laisser un mot pour son remplaçant. Vous n’aurez qu’à l’appeler, ce ne sera plus ensuite que formalité. Anton est satisfait de voir que finalement la continuité de connerie est assurée

dans tous les services.
C’est une constante qui a parfois du bon. Les questions tombent, s’effacent comme par enchantement quand un service a entré une donnée, quelle qu’elle soit elle va continuer son bonhomme de chemin jusqu’à implosion ou impasse si par hasard une conscience la croise. C’est ce qu’espère Anton. Churchill a l’air content, Roosevelt, lui aussi s’est soulagé sur l’officier. Finalement les officiers de sécurité c’est pratique. Ils ne posent que les mauvaises questions et se contentent des bonnes réponses, comme ça aussi, la préservation de l’approche théorique est assurée. Ils y contribuent largement. Et quand ils vous démolissent un homme au cours d’un interrogatoire plus spécial, c’est aussi à l’avantage de l’approche théorique dans laquelle le mec n’était pas entré.
La réalité des coups défonce non pas l’approche théorique mais celui qui ne s’y tient plus. C’est l’enfer cette histoire, se dit Anton. Mais les sourires vainqueurs de Churchill et de Roosevelt démentent cette constatation pessimiste. Anton décide donc de suivre sans regret leur optimisme irrévérent.
– Nous nous excusons, Monsieur, pour cet incident fâcheux dont vous avez été témoin. C’est très dur parfois de travailler ici, surtout aux statistiques, c’est dur. Nous vous remercions pour votre compréhension. Et soyez assuré que votre requête suivra le cours normal de procédure et que vous obtiendrez satisfaction, j’y veillerai personnellement.
Alors, si la sécurité s’en mêle, l’approche théorique fera d’autres victimes que l’on mettra sur une liste

ouverte grâce à la sécurité elle-même, au cas où… Anton est optimiste. Il dit donc au revoir et les voilà repartis dans les couloirs et les étages pour tenter de sortir du labyrinthe le mieux gardé du monde.
Labyrinthe des États membres dont les mouvements agitent le monde entier afin de calmer en l'anesthésiant une opinion publique qui n'en a rien à battre !
– Quel gâchis, pensent Churchill et Roosevelt avec tant de force que cette pensée s'installe dans la tête d'Anton qui les aime bien.

Une fois dehors, dans ce quartier désert à l'heure du déjeuner, Anton invite ses nouveaux amis chez lui pour grignoter quelque affaire. Mais Churchill et Roosevelt doivent maintenant se rendre à Londres et à New York pour poursuivre leur action. Et ils se séparent donc sans manquer de dire à Anton que peut-être leur chemin croisera le sien une autre fois, qui sait ? Là où l'approche théorique menace, on a toujours besoin d'un expert lucide en la matière.
Anton rentre donc seul chez lui. L'appartement est très clair, c'est agréable après ces morbidités de statistiques qui, bien que plongées dans l'approche théorique, n'en sont pas moins dégueulasses. C'est l'opinion d'Anton.
Anton va directement dans la chambre.
Et là, il est bien obligé de se rendre à l'évidence, Christel a disparu.
Calmement, sans trop penser, Anton fait le tour du propriétaire. Christel a disparu. Toutes ses affaires sont là. Son sac à main aussi. Mais elle n'est nulle part ici.

À ce stade, Anton se verse un vin blanc. Qu'il déguste sur son balcon face à Genève. Il a une pensée émue pour Churchill et Roosevelt qui doivent être sur le chemin aérien de New York ou de Londres. Est-ce que les morts voyagent plus vite ? Sans conteste, oui, surtout lorsqu'ils sont toujours vivants se dit Anton avec certitude.

Un grand vide l'envahit. Il ne saurait dire si c'est un vide ou un manque, les deux peut-être ? Quoiqu'on n'ait pas besoin d'avoir le moindre manque pour ressentir un vide. À ce point, c'est presque une dépersonnalisation avec syndrome d'identité flottante entre chien et loup comme le soir qui tombe sur Genève. Anton ne sait même plus s'il est bien à Genève, si cet appartement est le sien et si sa femme a vraiment disparu. Il ne sait plus rien.

A-t-il jamais su quoi que ce soit d'ailleurs ? Il ne sait plus. Christel, même inconsciente, même endormie, même morte était rassurante.

La présence du corps est importante pour toute approche théorique. C'est en quelque sorte le garant. S'il y a corps, alors il peut y avoir approche. Sinon seule la théorie est présente et c'est foutu, c'est le grand vide.

Anton ne comprend pas comment le corps a pu disparaître. Peut-être n'y avait-il pas de corps ? Et si l'approche théorique avait été si forte qu'il n'ait pu lui, Anton, se passer de l'autre, Christel, en l'occurrence ? et de l'inventer totalement, absolument comme une béquille de survie pour continuer à faire semblant d'avancer. Mais alors il est probable, si cela

a pu se passer, qu'Anton soit immobile depuis très longtemps. Sans vie. D'ailleurs n'a-t-il pas rencontré des morts ? Churchill et Roosevelt sont tout ce qu'il y a de plus mort, non ?
Et ce sont ces morts-là, quand même, qu'il a rencontrés ici à Genève et qui plus est dans une organisation où l'approche théorique est reconnue d'utilité publique par tous les États membres dont les représentants ne savent pas de quoi il retourne. Mais tout cela ne fait pas revenir Christel.
Elle n'arrive pas à se matérialiser dans son approche théorique, malgré tous les efforts d'Anton pour s'y maintenir. Il a du mal. Churchill et Roosevelt il est vrai ne l'ont pas aidé. Ces deux-là sont très conscients des dangers dus à l'approche théorique. Ils sont branchés politique, civique et tutti quanti et ils ne supportent pas.
Mais, se dit Anton, ils m'ont cassé ma baraque. Si ça se trouve c'est leur réalité qui a avalé Christel. Et comme eux sont tout à fait des macchabées. Si Christel se retrouve dans leur réalité, elle ne va pas être fraîche non plus !
Quelle merde, se dit Anton, très ennuyé par tout cela. Il ne sait que faire.
Se rendant compte à quel point il dépendait de Christel et de cette approche théorique où elle excellait, alors qu'il la croyait dépendre de lui, Anton est si déprimé qu'il a peur de disparaître aussi, avalé par d'énormes bouches aux mandibules invisibles prêtes à le broyer pour le fondre ensuite dans une digestion qui ne laissera de lui que des étrons auxquels il ne veut pas

s’attarder parce que c’est dégueulasse.
Tout cela est très déprimant. Le vin augmente son malaise. Le verre est vide maintenant et Anton rentre dans l’appartement.

Genève est illuminée face à lui et ce serait pas mal si seulement Christel était là, même morte, mais là. Un corps, même quand c’est celui d’un autre, ça rassure. Les bras, les jambes, tous ces morceaux qui vous accompagnent partout, ça meuble. C’est sûr, ça meuble. Quand il n’y a plus rien c’est terrifiant. Anton n’aurait jamais cru qu’il puisse à ce point expérimenter la terreur.
Il se jetterait bien par la fenêtre, mais il n’est qu’au deuxième étage et imaginer les morceaux éparpillés de son corps ne lui dit rien qui vaille. Même cassés, cela ne le tente guère. Ce qui gêne le plus Anton c’est qu’il ne sait plus où il est. Est-il à Genève ou toujours dans la tête de son écrivain ? Comment savoir ? Cette saloperie d’approche théorique est un véritable piège.
Et comment savoir si on n’est pas dans l’approche théorique d’un autre ? Et que cet autre vous balade alors que vous croyez vous balader ? Si ça se trouve, se dit Anton, c’est l’écrivain qui m’a embarqué dans sa chronique. Parce que, rencontrer devant l’ONU, à Genève, Churchill et Roosevelt, c’est pas ordinaire. Il faut être cinglé pour pouvoir imaginer cela.
Et quoi de plus cinglé qu’une imagination d’écrivain ? Seul un romancier peut être capable d’organiser en douce une belle rencontre, en faisant croire au hasard ou au destin. Anton est pourtant bien sûr de les avoir

rencontrés, oui il en est sûr. Mais tout le reste ne colle pas. Où est passée Christel ? Et pourquoi ses vacances se transforment-elles en cauchemar ? Même l'immeuble est vide. Il n'y a qu'Anton dans cet immeuble. C'est pas normal. Anton se dit qu'il va devenir fou. Il est peut-être déjà fou et ne le sait pas. Ce qui est pile le propre du fou.
Ce dernier ne sait jamais qu'il est fou.
Si je suis fou, je ne peux donc pas le savoir, c'est aussi simple que ça. Si je suis vraiment fou, je me crois normal. Et comme je me crois normal, je suis peut-être fou. Et l'approche théorique est en train de se barrer. Elle est en train de rejoindre Christel avec laquelle elle s'entend beaucoup mieux qu'avec moi. Elle va aller se réfugier auprès de Christel parce que Christel ne discute jamais et ne se pose pas de questions bêtes. Et elles vont me laisser seul. Qu'est-ce que j'avais besoin de la vexer cette approche théorique, à force, elle en a eu marre. Sans cesse démasquée, elle s'est enfuie. Mais où ?
Si j'arrive à trouver où, je retrouverai aussi Christel.

Anton n'en peut plus. Il est épuisé.
C'est une fatigue propice au désespoir. Ce dernier se cherche des prétextes et la solitude en est un bon.
Anton se sent orphelin. Mais comme il n'a pas connu ses parents, il se demande comment l'absence des parents peut compter autant aujourd'hui.
Évidemment cela dépend des moments.
Parfois on a trop de parents. Parfois pas assez. Cela ne dépend pas des parents mais de l'aptitude à s'en

passer, à les regretter ou pas. Cela dépend des moments. Solitude, désespoir, servitude et désolation s'entassent par couche sur les humeurs qu'ils chargent de leur poids immense dont personne ne connaît très bien les effets qui peuvent mener au suicide. C'est évidemment un extrême.
Mais cela arrive. Anton se sent dévasté par tout ce cortège de pensées dont l'approche théorique est la grande coupable. Mais il ne peut pas s'en sortir et dans l'état nauséeux qui est maintenant le sien, il cherche désespérément une solution. Il lance même des messages télépathiques à son chroniqueur-romancier parce que, sait-on jamais, si je suis dans sa tête, il devrait me recevoir cinq sur cinq.
Mais l'écrivain est-il en grève ? De ce côté-là, rien.
Anton se retrouve donc sans aucune attache, sans racine, Christel étant dépositaire de son cœur, Anton n'est plus qu'un corps, l'âme est torturée et ne sert plus à rien. Le corps non plus puisqu'il n'est plus la béquille de personne.
De fait, il n'y a plus personne. Et c'est un cauchemar puisqu'Anton Ella… tente l'ultime approche de soi à soi, et elle est si théorique cette approche qu'il n'y a plus de soi qui puisse aller vers lui… soi… Anton s'embrouille.
Je suis un homme, se dit Anton, puisque Christel était une femme.
Mais ce n'est pas une raison suffisante. Si bien qu'Anton ne sait même plus s'il est un homme. Cela n'a aucune importance d'ailleurs, le cauchemar n'a pas besoin de sexe pour sévir. Et il sévit bien, s'en donne à cœur joie.

L'appartement a disparu sous la pression du cauchemar intérieur d'Anton. Christel n'est plus qu'un mot qui n'a aucun écho dans sa tête. Quelques lettres qui s'assemblent et forment ce nom : Christel. Mais ce pourrait être Leichst ou encore Élistch ou Estilch… qu'importe cela ne nomme plus personne.

L'environnement dans lequel se trouvait Anton s'est transformé en mots vides de substance, de signification. Genève ne désigne plus rien. Il n'y a pas de ville, plus de lumières dans le lointain. Plus rien. L'ONU ? Un cadre vide.
Les mots tombent dans le vide intérieur d'Anton où ils s'écrasent sans que ce dernier n'y puisse rien. Et lorsque les lettres du prénom Christel se brisent comme du verre, c'est un déchirement que ressent Anton. C'est une blessure à chaque lettre se cassant sur le sol de son propre effondrement.
Anton n'est que souffrance. Il voudrait sauver ces lettres, les garder pour pouvoir refaire ce prénom, mais l'approche théorique ne l'entend pas ainsi, elle va jusqu'au bout de l'absurde et dans l'absence, elle installe un vide où tout se termine forcément par un massacre. Les mots perdent leurs lettres et c'est la débâcle.
Même l'écrivain n'y peut rien.
Sans mot, que voulez-vous qu'il fasse ? Rien. Rien. Rien.

La nuit est si dense qu'aucune image n'en remplit l'espace vertigineux qu'elle ouvre à Anton.
Il n'y a là encore, rien, rien que ce vide noir dont il semble absolument impossible d'évaluer l'immensité.
À moins que ce soit minuscule ?
Après tout, une cellule ou un stade, quelle qu'en soit la taille, s'ils sont noirs d'encre, deviennent tout à fait semblables pour l'aveugle qui s'y trouve piégé dans le noir.
Anton ne sait donc rien de l'espace réel dans lequel évolue son immobilité chronique. Il reste assis des heures à se demander de façon floue ou incisive, dépendant d'on ne sait quoi, à se poser à l'aide de raisonnements souvent absurdes, des questions précises en leur tournure auxquelles personne au monde ne pourrait répondre pas même son chroniqueur-romancier.
Sous forme d'un long ruban infini, les mots s'organisent en questions selon un rythme lancinant et attaché à la roue ainsi générée où Anton subit les tortures mentales les plus odieuses qui soient.

Ce circuit fermé à l'intérieur de lui, bien verrouillé par l'absence d'horizon qui l'entoure est pour le moins insupportable et sans trop penser à son

écrivain, il se surprend à regretter certaines choses inimaginables ou imaginables que ce dernier aurait pu intégrer habilement à son histoire, lui évitant ainsi le triste état dans lequel, impuissant, il se retrouve. Quant à Christel, à la seule évocation du prénom, Anton ressent un tord-boyaux abominable qui le rend grossier de douleur rentrée et le terrasse un peu plus – il a envie de chier , se dit-il – indiquant par là très clairement que son état, après tout, peut empirer.

Cependant le drame d'Anton est de ne pas pouvoir décider de ne plus y penser. La nuit dans laquelle il se trouve est bien plus noire que toutes les gueules de Sénégalais et autres Africains très foncés pourtant, qu'il a pu rencontrer dans la tête de son écrivain.

Ces mecs-là étaient de très braves types et ça le rassure quand même, la couleur noire n'est pas forcément mauvaise. La preuve. Seulement voilà, quand le noir glisse de la peau d'un mec pour envahir le vide ouvert par tous ceux qui l'excluent, il y a des gars qui les aiment bien qui se retrouvent englués dans le noir qu'ils ont fait déteindre dans l'espace social. Et après on ne sait plus ce qui pourra bien se passer.

Cela devient la merde pour tout le monde. Anton essaie bien de remodeler les gueules d'Africains autour de lui, avec tout ce noir qui ne sert à rien qu'à le faire chier. Mais cela ne marche pas. À ce niveau de conscience, il faut croire que l'approche théorique a ses limites.

Ce qui serait plutôt rassurant si Anton, Ella par ses ancêtres paternels, ayant du sang juif et arabe, n'avait pas encore plus de boulot à faire sur lui-même pour intégrer, comme ils disent, le juif et l'arabe, au point de ne pouvoir s'occuper vraiment de toutes les gueules diluées, par des salauds de racistes, dans l'espace comme si aucune identité n'était acceptable en dehors du pur blanc Ariel. La publicité est trop marquante pour certaines mentalités, après ils attrapent des manies, comme de vouloir tout blanchir à tout prix.
Seulement c'est des mecs comme lui, Anton, qui se retrouvent ensuite dans le linge sale des autres. Et le noir une fois dilué en grosses taches par des mentalités racistes, on ne peut plus le ravoir. Allez blanchir la nuit ! C'est idiot.
Ils sont tous à côté de leurs godasses. Et Anton se dit que c'est lui ensuite qui les enfile ces godasses. Comment voulez-vous avancer avec des chaussures qui ne sont pas à votre taille, pas à votre goût. Elles sont très moches. C'est normal après que l'on soit bloqué ! C'est valable à toutes les échelles, sociale, nationale, planétaire.
C'est pourquoi les deux autres sont revenus, Churchill et Roosevelt, ils ont quitté leur journée céleste et lumineuse pour venir patauger dans la nuit merdique qui s'installe partout à cause de ces cons qui sévissent en toute impunité à l'aide de l'approche théorique, terrible arme à double tranchant qui peut sauver et assassiner. Tout dépend de la conscience distillée là et c'est un vrai problème maintenant.

Anton se demande s'il va pouvoir faire quelque chose.
Leur roman, c'est certain ne suffira pas.
Il faudra que tous les écrivains essayent.
Un roman plus un roman plus un roman qui sait ?
Mais il ne faudrait pas non plus que ces écrivains mettent leur héros et héroïnes dans des états comme le sien. Cela pourrait faire peur. Et les lecteurs pourraient en être dégoûtés.
La complexité de tout cela est réellement étouffante.
De plus, depuis quelques secondes, en surimpression sur le noir qui l'entoure, le visage de Christel apparaît, par morceaux, comme un puzzle lumineux qu'il lui faudrait reconstituer ! Un œil, une bouche. Puis une mèche de cheveux, celle qu'elle a l'habitude ou la manie charmante de relever sans cesse, même quand il n'y a pas lieu.
Évidemment, Christel ou son évocation, ce qui est pareil dans l'approche théorique, le fait terriblement souffrir. Mais en même temps, une bribe de lumière même ténue, où l'on peut distinguer ne serait-ce qu'un œil, est bienvenue.
C'est pourquoi dans cette phase qui commence pour Anton, il se trouve pris dans une dualité telle que l'insupportable devient à la fois odieux et problématique, encore plus.

Anton est perplexe. Assis dans le noir, ce cinéma ne vient pas de lui, ou vient-il de lui ? Les morceaux de Christel, jetés ainsi dans le noir qui a déteint partout, fuyant les gueules ou les mentalités – allez

savoir – à cause des salauds de racistes, ces morceaux se suivent sans jamais se réconcilier comme si le visage, à jamais englouti dans l'oubli de la mémoire ne pouvait faire aucun autre effort que d'apparaître ainsi, en quête d'un magicien dont l'approche théorique serait assez matérialisée pour en faire à nouveau un visage d'être humain puis, pourquoi pas un être humain ?
Attention ! Une voix intérieure bizarre que jamais Anton n'avait entendue auparavant, le met en garde. Attention ! Derrière ce mot simple, une foule est cachée. Une foule ? Oui, intentions, injonctions, suggestions, ingérences… c'est le monde des fantômes qui est suggéré là ? En effet un magicien expert en approche théorique ne peut créer que des illusions. Ces illusions ont formes et âmes parfois quand elles sont bien enracinées dans la mentalité et là elles vivent leurs vies de fantômes à la fois dissociées de ceux qu'elles hantent et totalement nées et intégrées à leurs mentalités.
C'est en quelque sorte l'approche théorique parfaite.
À ce point, sa perfection n'est que le résultat de sa déviance première.
Anton découvre cela dans sa nuit, tandis que les morceaux du visage – du masque ? – de Christel se baladent devant lui, mis en valeur par le fond noir d'une intériorité rendue aveugle à d'autres couleurs par une concentration trop poussée, sans doute, sur son propre nombril.
Curieusement Anton, depuis ce mot « Attention » et cette petite voix inconnue jusqu'alors, qui l'a

prononcé, se sent mieux. Est-ce un euphémisme ? Anton ne s'attarde pas à cette dernière question. Il se sent moins mal. Ce serait plus exact de formuler ainsi ce changement soudain dû à une simple voix, entendue, si vite passée que là encore Anton est en droit de se poser le pourquoi et le comment.
A-t-il entendu cette voix ou l'a-t-il rêvée ? Serait-elle née du désir intense de ne pas être seul ? Comme ces morceaux de Christel qui attendent preneur – lui – mais desquels maintenant il se méfie assez pour ne faire que les observer, sans plus.
S'il pouvait neiger, se dit Anton. Cela réglerait le problème du noir, tout serait blanc, cela me changerait un peu.
Bien sûr, il faut aussi qu'il fasse très froid car autrement la neige ne tiendrait pas. Il est important qu'elle tienne, ne serait-ce que le temps de me refaire un fond intérieur pur et bien clair. Après, nous verrons. Nous ? « Attention ».
Il ne faudrait pas qu'il fasse de Christel une illusion-fantôme. Soyons sérieux. Elle risquerait en plus de prendre de l'ascendant sur ma faiblesse psychique, elle qui n'en avait pas de son vivant, elle deviendrait – qui sait ? – l'objet d'une hypothétique perte future. Mais ne suis-je pas déjà perdu ? Et n'est-ce pas parce que j'étais perdu déjà dans la tête de mon écrivain, qu'il m'a flanqué d'une partenaire, co-héroïne, comme elle ?

Comme il ne neige toujours pas, Anton tente de se lever. Mais il n'est ni assis ni couché ! Il ne peut

donc faire aucun mouvement qui déplierait ce corps. Où est ce corps ? Y a-t-il un corps ? Il se souvient de cette fois où, ayant fait l'amour avec Christel, pour embêter l'écrivain, il n'avait non plus trop senti son corps, mais plutôt le plaisir de pouvoir faire ce que bon lui semblait avec. Et c'est très différent. Aujourd'hui, il est replongé dans cette même sensation alors que la situation n'est franchement plus la même. Comme quoi dans la tête se passent et s'organisent, s'orchestrent et se vivent, avec l'approche théorique, et à cause d'elle, tout un tas de contradictions entre la tête et le corps.
Si par là-dessus vous y rajoutez le cœur… c'est la débandade ! Heureusement, Anton n'a pas été jusque-là, mais il est vrai qu'il s'est assez méfié du chroniqueur-romancier pour ne pas le laisser faire n'importe quoi.
Point trop n'en faut. C'est assez comme cela !
Peu à peu les morceaux de Christel se sont barrés, repartis de là où ils avaient surgi sans qu'Anton puisse savoir exactement d'où.
Peu à peu, parce que finalement il n'a pas neigé, un engourdissement dû à une faiblesse du taux de l'approche théorique, a envahi le noir qui, devenant cotonneux, a commencé à s'irradier dans l'absence du corps d'Anton. Ce dernier étant privé de corps, donc de mouvement, n'a pas pu échapper à cet engourdissement progressif qui l'a si totalement immergé dans la nuit, que plus rien, pas même son regard, pourtant vif, d'approche théorique n'a pu demeurer.

Et comme c'était l'ultime recul qu'Anton pouvait manifester, il s'est finalement dissous comme ces gueules de braves noirs l'avaient déjà fait si souvent.

Anton et son recul, sa conscience d'approche théorique et cette dernière, comme un bloc solidaire… se sont détruits dans la connerie sociale et autres, ambiantes, qui les piégeaient depuis si longtemps. C'est sûr que l'approche théorique est la grande coupable, mais encore faut-il pour l'appliquer, beaucoup de connards qui croient en sa réalité.
Et cette réalité-là a toujours raison de la minorité qui pourrait, avec un peu d'aide, sauver le monde.
Avant de disparaître, dilué de connerie, Anton a eu une dernière pensée pour Churchill et Roosevelt ainsi que pour Malraux parce que c'était un écrivain et il s'est demandé si les deux premiers apprendraient la disparition de celui qu'ils avaient choisi pour les aider et s'il rencontrerait Malraux qui, là où il était, pourrait, qui sait, voir d'un bon œil arriver un personnage de roman saboté et abandonné par son propre écrivain.
Ce fut sa dernière pensée.
Mais était-ce une pensée ?
Et ça, quelqu'un le saura-t-il un jour ?

De son côté,
En s’endormant, Christel est entrée de plain-pied dans l’imagination de l’écrivain. Mais ne le connaissant pas, elle ne sait pas qu’elle y est vraiment. Elle expérimente de nombreuses visions, il y a là des images figées de ce qu’Anton et elle ont fait.
Il y a aussi des ébauches de ce qu’ils auraient pu faire d’autre.
Cet espace dans lequel elle se déplace tient tout à la fois du cinéma, du théâtre, d’un livre d’images et d’une foule d’idées lancées ou posées sur ces socles que la mémoire donne à l’intellect pour peu que l’on s’attarde dans le passé, que l’on observe le présent ou encore que l’on se projette dans le futur.
C’est troublant.
Christel regarde avec beaucoup d’attention ces personnages qui sont elle, son époux, et ses proches au travail, Madame Liu par exemple se trouve là en plusieurs exemplaires dont les avis diffèrent. Souriante, en colère, fermée, indifférente ou avenante, Madame Liu se décode en plusieurs images dont les reliefs sont saisissants.
Christel ne voit et ne croise que des doubles d’Anton qui ne la reconnaissent pas. On les dirait occupés à penser à toute une foule de choses très

torturées dont Christel ne connaît rien.
L'un d'entre eux la cherche partout et alors qu'elle est là, devant lui, à l'appeler, il ne la reconnaît pas. C'est une sorte d'Anton programmé pour chercher Christel. Et que Christel soit là ou pas, là n'est pas le problème, la solution, non, il continue à la chercher.
Tout cela est pour le moins étonnant, Christel s'adapte donc à ce qu'elle trouve ici. Et très vite s'installe une sorte de dialogue de sourds. Mais elle voit bien que ce dialogue-là ne les mènera nulle part, elle, Anton et les autres, tous en plusieurs exemplaires et n'écoutant absolument rien.
Christel décide de n'être que spectatrice. Impuissante, elle ne peut rien tenter d'autre. Mais après un certain temps, impossible à déterminer, elle finit par en avoir assez. Un malaise s'empare d'elle, car les comportements anarchiques de tous ces doubles, tous ces exemplaires d'Anton and Co lui donnent le tournis. L'angoisse est sous-jacente. C'est une sorte de toile de fond dont le décor dépeindrait cette angoisse.
Christel au milieu de ce capharnaüm se dit qu'il doit bien y avoir par là une porte de sortie. C'est à ce moment-là qu'elle se rend compte qu'elle-même et tous les autres ainsi que les rues et lieux dans lesquels ils tournent, se trouvent sur de longs fils ressemblants à des couloirs, tous reliés à un cerveau.
Elle ne parvient pas à voir à qui appartient ce cerveau, c'est bien embêtant. L'idée d'un écrivain ne lui vient pas. En revanche elle prend conscience

qu'elle est, ainsi que tout le reste, dépendante de ce cerveau qui, en fait, tient et tire les fameux fils, les arrangeant à sa guise, les nouant ou les reliant, les parallélisant ou les secouant.

C'est assez original pour retenir toute son attention durant quelque temps. Cela lui donne le vertige car ces fils, lancés dans l'espace, ne reposent sur aucun sol. C'est dire si tout ce qui s'y trouve, y compris les personnages, sont en quelque sorte dans l'apesanteur, y évoluant en véritables cosmonautes d'ailleurs. Mais d'où ? L'organigramme dont elle observe les détails est à la fois organisateur et désorganisateur plaçant et déplaçant ses propres schémas en fonction d'on ne sait qui ou quoi et toujours de façon impromptue, comme on saute d'une pensée à une autre sans autre inspiration que l'inspiration.

Ce serait déroutant si Christel n'avait pas l'habitude de fonctionner en approche théorique. En effet, bien qu'elle ne le sache pas, c'est quand même, en tant que personnage de roman, sa fonction première.

Autre chose la gêne un peu. Sans doute en est-elle plus curieuse qu'autre chose, c'est cette difficulté à faire ce qu'elle veut, à aller où elle le désire.

Il semblerait que retenue par plusieurs fils au cerveau en question, elle ne puisse pas vivre sa vie mais soit conditionnée par les mouvements de ce dernier traversé par des pulsions imaginatives qui exercent sur Christel une pression pour le moins agressante.

Et c'est ainsi que peu à peu Christel se sent oppressée de plus en plus violemment par des désordres conflictuels qui, émanant du cerveau, lancent sur tous

les fils auxquels il est relié, des ondes tempétueuses dans lesquelles elle n'arrive pas à se trouver une place stable, sinon confortable.
Ceci est très contrariant.
Étant confrontée à ce genre de situation pour la première fois, il est clair qu'elle se démène pour quitter ces fils insécurisants et menaçants qui la piègent.

Puis Christel, en désespoir de cause a décidé de faire la morte.
Elle s'est allongée sur l'un des fils où un Anton se trouve aussi, et là, elle a tant fait semblant d'être morte, qu'elle s'y est endormie, oubliant les fils et leurs hôtes, les décors et le cerveau ne lui posent plus aucun problème.
Puis ce fut le noir. Total. Aucune vie, aucun mouvement, aucune pensée. Christel se refusait inconsciemment à ce qui quelques instants plus tôt lui apparaissait comme tortures et handicaps provenant directement du fameux cerveau inconnu qui, pourtant, la manipulait.
Ce que ne savait pas Christel c'est que, endormie ou morte, elle était toujours sur un fil relié au cerveau et ce fil était lui-même en connexion étroite avec le temps tel que vécu par l'écrivain.
C'est pourquoi, laissant Christel où elle était, c'est-à-dire nulle part puisque morte, l'écrivain oublie son corps mort pour d'autres chapitres d'une histoire dont elle aurait disparu.
Et c'est pourquoi entre Christel disparue, morte

pour Anton, et les vacances ratées de l'écrivain qui ne pouvait décider d'arrêter d'écrire sans que son imagination, elle, ne continuât malgré lui, un quiproquo, tour de passe-passe créatif en panne de personnage, s'installa.
Il en résulta la dépression d'Anton et l'évasion de l'écrivain dans ce refuge de l'imagination où tous deux, Christel et Anton demeuraient enfermés.
C'est dans cette gabegie où le méli-mélo d'une incertitude créative avait plongé le chroniqueur en panne de chronique, le romancier en panne de personnages et les personnages en quête d'eux-mêmes, que se terminaient des vacances qui n'en furent pas parce que chacun voulant en faire à sa guise, plus aucune cohésion harmonieuse n'existait entre l'auteur et son roman.

Pour une drôle d'histoire, c'était vraiment une drôle d'histoire !
Et en plus, elle était loin d'être finie. Car qui décide qu'une histoire est terminée ou pas ?
Si l'on en juge par l'épisode des vacances qui viennent d'être relatées, alors combien plus complexe devient la véritable histoire du roman lui-même et de ses chapitres où, à tour de rôle, les héros, l'écrivain, les lieux et les événements se posent et décident ou subissent, c'est selon, les bons vouloirs et les pièges des uns sur les autres jusqu'à découvrir, et c'est l'horreur, les véritables prisons qu'ils génèrent inconsciemment.

Tous les fils de l'imagination permettent des pistes différentes.
C'est pourquoi les personnages d'un roman peuvent très rapidement se trouver épuisés voire déprimés devant autant de possibilités explorables. Mais ce n'est pas, en général, leur problème. En effet, seul l'écrivain normalement en est responsable et pour cela, doit garder son sang-froid lorsque géniteur de nombreux fils, les chemins ainsi ouverts mènent la danse d'une créativité où jamais la sarabande des personnages ne doit empiéter sur la bonne marche à la fois de son cerveau – quant à l'inspiration dont les afflux sont inquiétants – et de l'histoire où est censée évoluer chaque personnage.
C'est comme les lieux, décors bien plantés ou non, où se déroule cette action romanesque dont la majorité des lecteurs n'a aucune expérience.
Les lecteurs sont là pour lire, éprouver, aimer. Pas pour comprendre l'auteur qui demeure toujours si solitaire à cause de ça aussi, il faut bien le dire.

Christel, pour sa part d'héroïne délaissée par son auteur, a tout simplement résolu le problème en choisissant de s'endormir sur l'un des trop nombreux fils où elle s'est retrouvée, disparaissant par cela

même à la fois de la conscience créative nébuleuse d'un écrivain surshooté par l'imaginaire, et de l'appartement de Genève qui était en train d'y prendre forme, brouillant ainsi les cartes et les donnes de l'écrivain qui a assisté impuissant à la déroute psycho-créative de l'imagination en provoquant l'effondrement de son héros. Celui-ci oscillant sans cesse entre approche théorique et conscience de l'approche théorique ne pouvait plus agir comme un personnage normal, sous contrôle d'écrivain, et c'est ce qui provoqua la dépression créative dont il ne put que dépérir.

Toute cette histoire, sur plusieurs niveaux de conscience, ne serait en somme que très banale si nous n'assistions, en direct, à l'intégration de personnalité subie malgré lui par l'auteur-romancier qui, provoquant ainsi la révolte bien compréhensible de ses deux personnages, s'enlise dans leurs caractères, non abouti pour Christel, rebelle pour Anton. La première rejoignant le second, c'est une ligne théorique dont l'approche créative ne peut pas sortir indemne puisque l'auteur face au monde de l'imaginaire que les personnages possèdent beaucoup mieux que lui – puisqu'ils y évoluent – expérimente là une diabolique intégration d'archétypes confus et collectifs. Cette foule faisant irruption dans un cerveau d'homme, ne peut être, on l'aura compris, que déstabilisante au point d'en paralyser les réactions de pensées, qui de coutumières deviennent affolantes.

Cet affolement qu'a refusé cette partie du

chroniqueur-romancier qu'est devenue peu à peu Christel, incorporant à ses mécanismes la mort, cette fuite de la vie dans le non-agir. Cette parade, logique quant à ce personnage en refus, révèle alors du romancier son incapacité à se dissocier de lui pour en demeurer le metteur en mots. Les mots ne répondent plus. Le roman est en panne, parce que bien évidemment tout roman a besoin de ses personnages pour son histoire unique.
Si nous pouvions oser, nous humbles lecteurs-spectateurs, la chronique du chroniqueur, nous serions amenés à dire que ce dernier a quand même dû flotter entre lui-même, ses personnages, son histoire et la leur, assez, trop ? pour ne plus être à même d'observer les frontières qui, naturellement chez la plupart des gens, délimitent ces mondes qui les habitent et dont l'imaginaire est le réservoir collectif auquel nous avons tous accès, a fortiori les écrivains. Ce monde, toutefois, est bien gardé. Tous les garde-fous en sont rationalisés à l'extrême par des organismes déterminants dont les structures éducatives gardent les rênes qu'elles passent ensuite aux organismes de formation qui, à leur tour, verrouillent un peu plus cette liberté de créativité et d'entreprise intérieure, intime, personnelle, sans lesquelles aucune œuvre d'art ne verrait le jour.
Il faut avoir été, consciencieusement et bien déformé pour être sûr – l'est-on jamais ? – de ne pas devenir fou.
C'est une chose que les dirigeants et pouvoirs divers ont bien compris.

La folie est l'ennemie du peuple et de chacun.
Seuls les dirigeants peuvent se le permettre, parce qu'ils ont les moyens de ne pas l'exposer. Ainsi, ils en usent avec licence mais de façon si subtile que les citoyens les croient extrêmement raisonnables, ce qui est un leurre.
La vie n'est pas un roman, n'est-ce pas ? Mais le spectacle réel des manigances politiques pourrait nous laisser supposer le contraire.
Par exemple, qui est en train d'écrire ? ce que nous lisons actuellement, malgré les défenses des uns et les intérêts économiques des autres, de cette saga dont personne ne veut faire la promotion : celle du génocide du peuple tibétain ? Sans doute est-ce la première œuvre collective de marginalisation souveraine dont la Chine met en scène les horreurs avec beaucoup de talent puisque, contrôlant parfaitement l'histoire qui nous en parvient, elle continue de remplir l'imaginaire collectif, universel, avec des horreurs inédites et inavouables, avec un art que la maîtrise du romancier requiert et dont les lecteurs passifs de tous les pays lisent les épisodes successifs avec une indifférence dont l'approche théorique peut se vanter.

La Chine, se saisissant des personnages tibétains en sa possession, écrivant leur histoire sans eux, malgré eux, la Chine en sa souveraineté immonde est-elle en train de parfaire l'art du roman en renversant les rôles et en devenant l'écrivain populaire d'une République théorique, donc intouchable, avec un

talent proche du sadisme, reconnu par tous et contré par la seule approche théorique qui, on le sait, ne peut faire le poids face aux valeurs économiques et financières dont le roman du monde est aujourd'hui plein.

Le roman, deviendrait-il total ? Grâce à des chroniqueurs-romanciers comme le nôtre dont l'histoire intérieure s'est nourrie de l'approche théorique de ses personnages pour la faire vivre dans les rues et les mentalités qui, on le sait, ne peuvent résister à son confort.

Si le roman est devenu total grâce à ce génie fou ou à cette folie géniale qui coule comme tache d'encre dans la réalité d'un monde dont seule la fiction est contée, alors, la Chine pourrait bien être le premier auteur de troubles internes à réussir l'histoire fabuleuse et irréelle d'un consensus international assassin dont le polar, bien gardé par les autorités, fait du monde et de ses avenues politico-diplomatico-financières, les plates-formes d'une pourriture ambiante, contaminante et nauséabonde que les marchés internationaux assimilent à leur propre histoire sans même s'en rendre compte puisqu'aucun lecteur de ce roman stupéfiant ne refuse d'acheter, de prendre, de gober ce qui nous venant en direct d'un mauvais roman est en train de servir l'approche théorique encore mieux qu'aucune imagination un peu folle n'aurait pu le penser.

C'est pour cela même que Churchill et Roosevelt,

quittant pour un temps leur vénérable sépulture, sont venus dans cette chronique romancière, tirer le fil de la conscience qui les relie à tout lecteur, pour tenter une opération choc face à l'approche théorique assassine qui est en train de proliférer comme verrue géante dans les mentalités anesthésiées par les pouvoirs démocratiques de l'argent sale des romans que nous achetons avec l'énergie passive d'assistés hors combat.
Quelle tristesse.

Et tandis que le monde se fait à l'histoire que lui écrivent certains, entraînant tous les autres dans leurs saloperies, l'imaginaire lui, gorgé de beautés à découvrir, est impuissant. C'est qu'il est très difficile, actuellement, de trouver cerveaux à ces œuvres potentielles. Âmes pourrait-on dire ? Cœurs ?
Rien n'est plus redoutable que de croire à la réalité de l'histoire des autres quand elle n'est avant tout que fiction arrangée au goût du jour. Ce n'est plus de l'art, c'est du mensonge. Et ceux qui disent que l'art est mensonge, n'ont rien compris à la vérité dont il est porteur lorsqu'il n'est pas trahi.
Seuls les artistes ne peuvent trahir. En effet la trahison passe par eux avant et ce n'est que lorsqu'ils se trahissent qu'ils peuvent alors trahir leurs lecteurs ou leurs admirateurs.
Mais nous pouvons être tranquilles, aucun artiste véritable ne peut nous trahir en faisant semblant, ils en meurent avant.
Et si un personnage comme Christel a pu mourir,

mais est-elle morte ? c’est dire la capacité d’absolu résidant dans l’intimité du chroniqueur-romancier. Ce dernier capable de supporter le poids mort d’une création, avoue bien par là son incapacité à trahir qui que ce soit, quoi que cela soit.
Et nous revenons à la Chine, capable de supporter les morts de son génocide tibétain, non pas comme un poids terrible, mais comme source de vie pour la culture chinoise.
On le sait, quand la culture est prétexte au crime, alors il n’y a plus de liberté pour la créativité et l’on assassine tout ce qui peut en sauver la vérité. Or le meilleur moyen de tuer la réalité, c’est de la substituer à une fiction que l’on propose comme seule réalité. C’est ce que font ceux qui veulent toujours avoir raison. Ceux-là ne sont jamais des artistes. C’est le doute qui caractérise les vrais artistes. Cette petite porte qu’ouvre la raison face à l’inspiration juste pour garder l’harmonie d’un équilibre entre ce qui est osé par amour de la littérature ou de l’art en général et l’œuvre à parfaire, l’œuvre en création.
C’est pourquoi le monde est en train d’assister à l’élaboration du plus mauvais roman qui soit, celui d’un peuple qui disparaît peu à peu. La culture est virée ici. Attention danger. L’imaginaire de son côté n’était pas programmé pour.
Ce n’est pas dans ses compétences d’intégrer les imaginations diverses qui président à un génocide.
C’est pourquoi une grande confusion règne dans l’imaginaire collectif, forcé d’assimiler, malgré

chaque mentalité qui en est forcément marquée, toutes les imaginatives violences qui prolifèrent ça et là.
L'imaginaire est dérouté car ce débordement multiplié à l'échelle mondiale est une perte d'énergies créatives, qui s'ignore.
Perte découlant directement de l'approche théorique qui fout la pagaille partout. Toute action en est polluée au point que l'on est bien plus touché par une fiction que par la réalité d'un meurtre !

À force d'être vulgarisé ainsi, l'art du roman est en danger.
À force de se servir de l'imagination à des fins inavouables, alors, on provoque le crime.
Y aurait-il dans la liberté de créer une porte de sortie pour ces foules invisibles qui hantent certains cerveaux jusqu'au passage à l'acte ?
Le monde a besoin d'artistes et pour les artistes y a-t-il des sujets tabous ?
Les artistes ne sont-ils pas, aussi, la vapeur intime d'un monde en trop-plein de connerie, ne sont-ils pas les sauveurs de naufrages intérieurs ? avec cet art qu'ils ont de reproduire avec talent, des lourdeurs inavouables dont les beautés exposées aux regards de tous délivrent les uns de leurs démons ainsi dévoilés tandis que d'autres qui n'ont pas connu ces démons, encore, les condamnent d'emblée ?

L'inconscient collectif est-il en train d'exploser dans une capitale comme Londres après New York et Paris,

à cause du métissage implosif des mentalités en promiscuité culturelle qui font de la créativité cette soupape de sécurité par l'ouverture à l'art pratiqué en tout au stade de chacun ?
La créativité est une folie abordable à chaque être humain. Elle maintient un dosage subtil dont la raison a besoin, dont l'intellect se nourrit pour ne pas sombrer dans ses extrêmes. Ce n'est pas en collectionnant les œuvres et en les enfermant comme le faisaient les nazis, que l'on sert l'art.
Serions-nous des acteurs de vie susceptibles de pratiquer l'art au quotidien afin de réussir l'histoire de notre vie ?
Dans cette école de mode anglaise si renommée, pas de cours théoriques de mode ou autre histoire de la mode. L'élève fait. Il se débrouille. Et pour cela s'appuie uniquement sur imagination et créativité.
L'approche théorique qui est devenue l'ennemie mondiale numéro un en prend un sacré coup dans l'aile à Londres…

Bien sûr toutes ces idées venant de partout, comme les images, affluent dans le cerveau du créateur. Le chroniqueur-romancier, ici, n'y échappe pas.
Il n'est pas question de « il faut que… », à chacun sa merde. À chacun sa créativité. Les deux se confondent parfois, souvent. Mais la merde est embellie par le créateur. Alors qu'elle est accentuée, augmentée par les Chinois.
Des résidus de pensées rebelles d'Anton traînent encore çà et là, c'est d'un cerveau à l'autre que

l'imaginaire déteint et c'est d'une âme à l'autre qu'il se branche avec le cœur comme générateur de l'ensemble.
Il y aura toujours des failles et des dysfonctionnements. C'est sûr. Mais au moins peut-on en discerner les causes afin que des effets pervers ne s'immiscent pas dans le petit monde planétaire qui est le nôtre.
L'être humain est multiple, comme un personnage en quête de roman.
Comme un écrivain en état d'écriture ou pas,
Comme chacun dès que la vie s'exprime.
Exprimer la vie est tout un art, que l'on soit écrivain ou pas.
Cet art-là serait-il le premier devoir de l'être l'humain ? Auquel cas la Charte des droits de la personne est à revoir en ce sens.

Certains comme la Grande Bretagne sont-ils en train d'écrire le premier article de la Charte de la liberté humaine et artistique pour le 21e siècle ?
Anton ne saura le dire, non plus que Christel. L'écrivain parfois anticipe l'histoire par la fiction. Mais il ne saurait le dire en dehors d'elle et quand il écrit, le sait-il ou en prend-il conscience ensuite ? À moins que les générations suivantes ne soient frappées par sa clairvoyance prémonitoire, il peut même n'en jamais rien savoir. Parce que visitant l'imaginaire son ami familier, c'est de là que, vents et marées humaines se préparant, il en connaît les prémices bien avant tous les autres.
C'est ce qui fit d'Anton un rebelle.

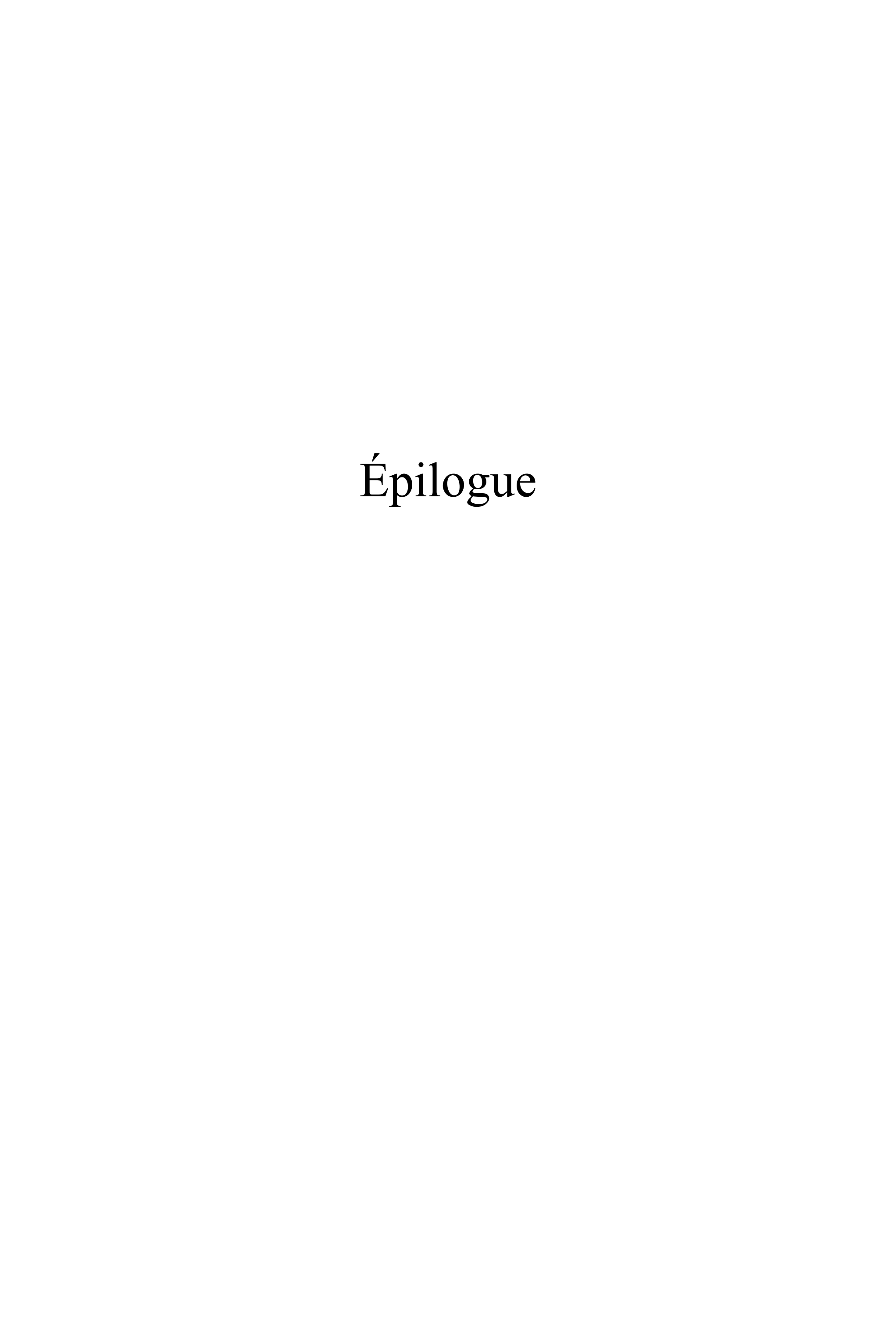
C'est ce qui fit de Christel une morte.
L'écrivain, en effet, est imprégné de liberté au point de la respecter chez les personnages. Parce que l'écrivain écrit dans le vent les plus beaux passages de l'humain et chacun s'y rencontre, s'y trouve ou retrouve jusqu'à l'enthousiasme d'avoir été compris, au moins une fois.
De ces rencontres avec l'imaginaire, dans l'imaginaire, personne ne peut rester indifférent. Les fils y sont nombreux, les pistes et les chemins attractifs, les surprises constantes et les émerveillements subtils.
Les fils se croisent et des personnages à l'écrivain puis au lecteur, se dessinent ces arabesques d'ailleurs dont ici on retient le goût ou la note dont s'imprègnent ensuite la vie, l'acte, le sentiment.
De ces fils invisibles, réels, de ces rencontres percutantes, de ces trouvailles magnifiques, le monde a besoin. Et les cœurs sont friands.
Funambule, l'humain se cherche un être. C'est dans l'invisible qu'il en poursuit la quête. C'est de la fiction parfois que provient l'étincelle dynamisante mettant le feu à cette ouverture embrasant aussitôt la conscience.
Notre chroniqueur-romancier, celui d'Anton et Christel eut fort à faire avec lui-même, et s'il connut les affres noires d'Anton, la mort de Christel ne lui fut pas étrangère. C'est de ce personnage-là qu'il apprit un peu plus tard, que la mort est une fiction dont la réalité de la vie a toujours raison.
L'imaginaire est le réservoir inépuisable qui relie les vivants aux morts. Qui sont les morts et les vivants ?

Si notre romancier n’a pas répondu à cette question, souvenez-vous, c’est que le doute plane toujours chez le créateur… s’il n’a pas répondu à la question, il a envoyé, créativité oblige, une chronique romancée dans l’espace, autour de sa conscience du moment. L’imaginaire s’en étant saisi, très vite la chronique a trouvé preneur créatif en l’âme d’un autre écrivain qui a reconnu là une réalité humaine si belle qu’il s’en est fait le porte-plume.
Porte cœur,
Porte flambeau,
Porte ouverte,
C’est de porte dont il s’agit et quand l’ouverture est béante, c’est de fraternité qu’elle ose parler et entretenir les autres, ces lecteurs qui en passeront le seuil.
C’est ainsi que s’inscrit en continuité cette créativité commune dont l’imaginaire garde les secrets pour ceux qui les recherchent. Certains, très doués, y sont chez eux. Par là et pour cela, les fils nombreux leur sont assez familiers pour les conduire sur les voies parcourues par d’autres.
De ces différences naissent des rencontres explosives dont les talents atomisent de génie les folles avancées de l’humanité face à ses dégradations qui ne sont en fait que l’escalier à monter vers plus.
Et c’est là, sur ces marches qu’intervient l’artiste afin que « plus » ne s’applique pas à horreur. Il accueille l’horreur, sans la juger et en sublimant l’expression, il en devient le détracteur. Sans jamais y apposer son œuvre.

Dans l'imaginaire quelque part entre lui et nous tous, un fil est tendu, à saisir.
C'est un fil de reconnaissance dont la conscience éclaire les couleurs arc-en-ciel. Ce fil sait toutes les saloperies du monde mais n'en retient aucune, ce fil renoue avec la beauté de l'art, il ne répond à aucune question, il ne sait qu'en poser les points d'interrogation que les artistes décoreront de leurs talents respectifs.
Ce fil est de sensibilité perceptive et c'est lui qui relie le créateur au public.
Ce fil bat dans l'espace, comme un cœur humain commun à tous.
Ses couleurs sont diverses, chacun y trouve l'ombre ou la clarté d'une couleur à lui et dans l'imaginaire qui se fait l'écho de ses battements, déjà apparaissent ces meurtriers de l'approche théorique que sont tous les artistes du monde à venir.
Comme un frère, comme une sœur, Anton et Christel furent victimes de l'approche théorique annonçant ainsi qu'il ne suffit pas d'en être conscients, encore faut-il ne pas être passifs face à elle.
C'est dans l'acte de créer, de penser par soi-même et de réagir que l'on trouve les moyens d'y résister, de ne pas se laisser absorber par cette indifférence où fiction et réalité sont indiscernables l'une de l'autre.
Il y a un peu d'Anton, un peu de Christel en chaque lecteur, en chaque citoyen lisant les événements du monde. Et il y a de nombreux pouvoirs – autrement dangereux pour nous que la chronique de l'histoire d'Anton et de Christel – qui écrivent les dialogues et

échanges d'une Histoire en marche.
Mais nous avons vu que rien ne peut arrêter l'histoire ou en marquer un tournant sinon les protagonistes même de cette histoire.
Le roman est là, dans la vie quotidienne où il devient total.
C'est l'absurdité même de cette phrase qui précède qui creuse une frontière entre la conscience et elle-même lorsque, se perdant aux méandres des autres elle se cantonne dans leurs labyrinthes.

Où s'en vont les personnages d'un roman quand le mot fin est apposé en dernière page ?
Continuent-ils à vivre par-delà le roman dans la vision à jamais différente du lecteur qui les a accompagnés ?
Où s'en vont les consciences des dépressifs et des morts ?
À ces questions, seul l'imaginaire peut répondre de façon rationnelle par l'imaginaire.
Et c'est en lui que nous clôturons cette modeste chronique que l'écrivain non identifié a ciselé avec son talent de romancier.
Il a fallu, pour la mettre en forme, l'accès de la conscience à la conscience et la lucidité de constater non sans humour que pour toute œuvre littéraire l'instrument quel qu'il soit et qui qu'il soit est primordial.



Épilogue

Il y a des rayons lumineux prêts à
Dissiper les nuits les plus noires.
Il y a des lumières voilées prêtes à être découvertes.
Il y a des tonnes d'acquis prêts à être abandonnés.
Il y a des ressources magnifiques prêtes à
Être vécues et des
Créations intérieures qui flottent dans le temps
Prêtes à être exprimées, mises en
Forme littéraire ou autres dont
Actuellement très peu ont idée.
Il y a des ponts arc-en-ciel, des
Pensées trajectoires et un monde
Subtil dont les allées immenses sont
Prêtes à servir de voies à tous ceux qui
Les aimeront assez pour y promener
Leur talent, leur génie, leur solidarité.
Il y a beaucoup d'amour pour et dans
Ceux qui les suivront et à cause d'eux,
Les autres, ces lecteurs que nous sommes
Ailleurs, seront prêts à s'ouvrir à d'autres
Horizons dont la durée d'une vie est
Porteuse vers d'autres dimensions.

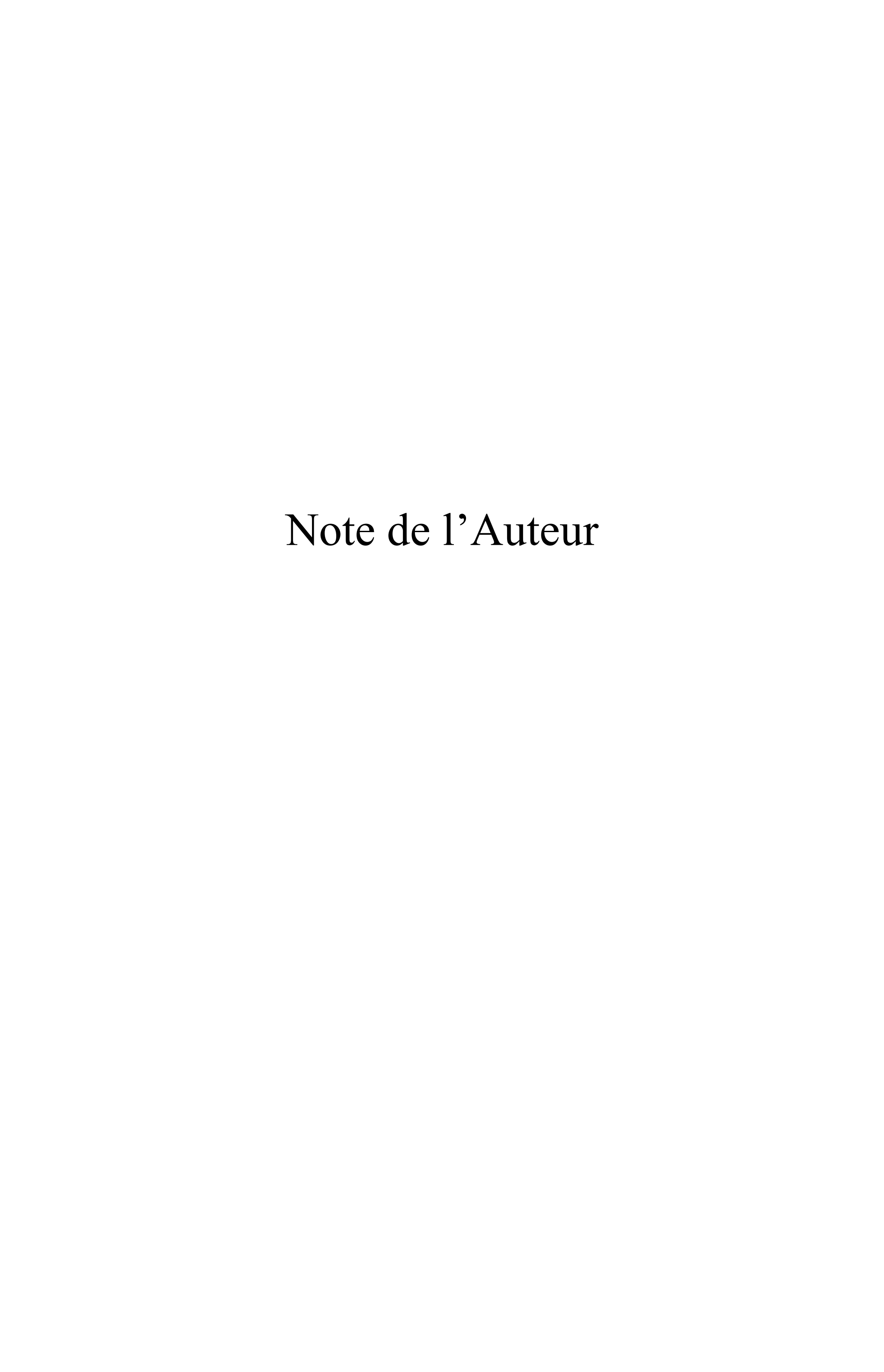
Il y a un monde, des mondes subtils à
Apprivoiser, à visiter, à comprendre, à

Dépasser, pour monter ces degrés de
L'échelle invisible dont les âmes sont
Les hôtes.
Alors être vivant ou pas, avoir un corps ou pas
Ne sont que visions relatives au
Monde de l'Absolu, ce monde de la
Réalité qui les inclut tous en les
Distribuant à qui pourra le mieux les
Utiliser utilement.
L'écrivain en fait partie, ce
Chroniqueur-romancier, fils de
L'univers manifesté et hôte de ces
Mondes illimités dont l'imagination
Détecte les réalités cachées.
Le tout entre les vivants et les morts
Est de vie et le fil qui les relie est
D'argent comme le symbole de ce
Silence peuplé par tant d'expressions à
Naître.

Le tout est d'arc-en-ciel et le
Fil qui nous y relie entre nous tous est
D'or comme l'ultime étape de cette
Alchimie intérieure où la nuit du plomb
Fait place à l'or du soleil.
C'est ce tout d'argent et d'or
De silence et de lumière qui a
Permis cette communication et
Chacun de ces lecteurs qui viendra le
Passer trouvera de la vie le meilleur et le
Pire, comme dans sa vie quotidienne.

Car passer de la nuit au jour et du
Silence à la lumière est le devoir de
Chacun, même si l’écrivain y est plus
Prédisposé qu’un autre.

Nous sommes tous des écrivains de la
Vie et dans le livre du destin ne
Restent gravées que les histoires de
Ceux qui ont tendu la main et le
Cœur pour aider tous les autres,
À vivre, à aimer, à mourir, à comprendre
Que la Vie est le seul Tout
Reliant les vivants et les morts, de
Quelque côté qu’ils soient.



Note de l'Auteur

Aujourd’hui, je relie cet ouvrage dont nous refaisons le eBook tant la technologie change…

Et c’est aujourd’hui que je prends conscience réellement qu’il fut écrit avec Romain Gary, lui qui parlait toujours d’un roman global qu’il avait en lui, qu’il voulait écrire, et pour lequel il n’a pas pris le temps nécessaire.

Il faut croire qu’après *Lettre d’ailleurs*, lettre post mortem de Romain Gary que j’avais reçue en (mars 1984) et publiée en 2006, ce roman global, toujours en lui, a trouvé avec moi son vecteur.
Chronique d’une approche théorique est ce roman global où l’écrivain est pour Anton, – personnage principal lucide –, à la fois en interaction constante, totale et consciente avec les intentions de l’écrivain qu’il surveille et sonde, et les autres personnages…

L’approche théorique est intemporelle, constante, collée dans ce monde de l’inconscience béate qui fait de chacun en puissance, le protagoniste de ce récit à la fois hilarant en première partie glissant vers une réflexion profonde mais non moins détachée de tout drame en ce que sont la vie et la mort.

Et de l’éclat de rire à l’absurdie rayonnante, à la fois l’écrivain et les personnages se meuvent sur les fils les reliant dans cette grande toile d’araignée qui nous relie tous les uns aux autres.

Si vous avez lu *La Danse de Gengis Cohn* de Gary, peut-être y reconnaîtrez-vous l’humour noir qui rôde dans *Chronique d’une approche théorique*.
Pour ma part j’ai beaucoup ri en écrivant la seconde, autant que j’ai pu rire en lisant le premier.

Ce fut mon dernier contact avec Romain.
Je précise que cet ouvrage fut écrit en huit petits jours.
Je l’ai reçu comme un texte écrit depuis longtemps qui arrivait à point nommé pour que le roman global cher à Gary prenne forme afin qu’il trouve enfin la paix.

Et j’espère être fidèle à la pensée originale et au talent de Gary dans cette communication d’âme à âme, de conscience à conscience, cette identification dont je parle par ailleurs dans l’œuvre dont j’ai la responsabilité.

LC

Table des Matières

Du même auteur

1. Romans

Sur les Traces du Nazaréen
Les liens invisibles (érotique)
Histoire puissance trois
Catherine la solide Insolite
Ouergane
Rama
L'œil de cristal
Chronique d'une Approche Théorique
Au fil des modes et aux toi de la vie
L'Ampli-Roman
En passant par Mimizan
La Gouve
Conte de Jor
Samia et demie
Un Couple en marge
D'ici et D'ailleurs
Octave à Tanger
Vivelle
Dans les creux de la vie
Marouerg
La Maison des non-dits
L'émeraude de Fès
En attendant Aïda
Le voyage d'Amina
Parenthèse à Malte
Set de femmes - Chronique tangéroise
Romantissime
On n'en Meurt pas…
La Ville
Cristal de femme
Rencontre à Madrid
Sur le pont d'un Maroc arc-en-ciel
Une femme au Sud
Une île au bout du Cœur

Asma/Chaïbia - une + une = Une
Tanja la magique
La Nuit du devenir
Face à Face à Tanger (érotique)
Masque Démasque
Un Jour Une Vie
Sur les voies du deuil
La vie en pointillé
Générations
Nadia
Thaïe

2. Contes

Contes de Portes marocaines (gratuit)
Contes d'éthérique et de Vie
Venusia The Lady on Venus
La Branche Magique
Contes Planétaires

3. Pièces de théâtre

Mano
L'Amour en Question

4. Témoignages

L'Infini côté Cœur ou Gary/chellabi
L'amant d'un jour
Hommage à Sri Aurobindo
Lettre d'ailleurs
Codes codés encodés
Un jour en Asie
J'ai le Maroc au cœur
Sous sub conscient
Autoscan
Silence Solitude Service
Dialogue en Solo
L'enfer en technicolor
Chambre 137
De Bric et de Vrac
Mon Actuscan 1 (gratuit)

« De la médecine entre autres… »
Mon Actuscan 2 (gratuit)
« Du temps des gilets jaunes etc… »
Mon Actuscan 3 (gratuit)
« Pour de plus justes relations humaines »
Mon Actuscan 4
« Médecine/Politique - Vie citoyenne - Évolution »
Mon Actuscan 5
« Nos Frères de l'espace, Les mondes et nous… »
Mon Actuscan 6
« L'Amour inconditionnel »
Mon Actuscan 7
« Transformation - Âmes sœurs - Service - Covid 19 »
Mon Actuscan 8
« Feu mon Ami »
Mon Actuscan 9
« Les Hauts de Hurletemps »

5. Essais sociopolitiques

D'une citoyenne - réflexions sur le la les politique(s)
De Shamballa à Rabat
2001 : Les citoyens la politique
Manuel citoyen
Il sera une fois la citoyenneté
Citoyenneté : l'Avenir du Futur
Face : Gouvernance - Pile : Citoyenneté (gratuit)
Rêve pragmatique, Engagement Citoyen
Entre nous commentaires et opinion (gratuit)
Toi l'Enfant (droits de l'enfant) (gratuit)
Supramental Mon Ami (spirituel)
Haut et Clair Sur le fil politique

6. Essais philosophiques

Essai sur la Beauté
Essai sur la Pensée libre
Liberté Bonheur
Pourquoi ? Comment ?
Roman Vie Fiction
Des éclats de diamants dans la boue (social)

7. Enseignement Christique et Énergétique humaine
Le sang du calice de Morya (gratuit)
À Nos disciples
Le Maître en incarnation Les groupes et Shamballa
Christ en soi, Christ en tous, Christ en Vie
Du Silence de Dieu au Principe christique
Le cœur ouvert
… de Shamballa… aux Caraïbes
Livre d'or
Maîtrise initiatique dans l'incarnation
Les Saisons de la Transformation
Expérience et Maîtrise
Sur les pas de Christ et au-delà
La Source et le moyen
La Mère le monde et vous tous
Du rêve ou de son Absence
De l'Esprit au sexe
Unité de synthèse et Magie Divine
L'Envol
Ange ô mon Ange
La 7ème étape
Énergétiquement Vôtre
Réponse aux « channelings »
Transition et Vie
« … de la Cellule … »
Le Nomade de l'Amour
Cœur au mon Cœur
Le Yoga du feu
Devas
D'un Point de Vie ésotérique
Cendres de glace - Poussière d'étoiles
Le couple gnostique
Prophètes et Médiateurs
Connexions - Devas Violets
Cœur Kaléidoscope
Originally written in English

Paddy's World (gratuit)
My word again
The Sacred Journey through Empowerment

Translation into English

On the tracks of the Nazarene
The blood of Morya's Chalice (gratuit)

Traducido al español

Una pareja al margen

Couverture LC
ISBN 978-2-36633-048-9

LCenteur
leïla chellabi
contactlc2020@gmail.com